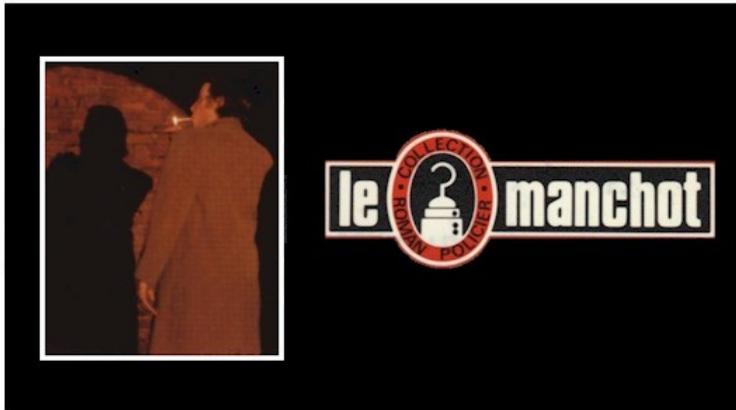


PIERRE SAUREL

On n'assassine pas un mourant



BeQ

Pierre Saurel

Le Manchot # 16

**On n'assassine pas un
mourant**

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 415 : version 1.0

On n'assassine pas un mourant

Édition de référence :
Éditions Québec-Amérique, 1982.

Collection Le Manchot
gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

<http://lemanchot.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Un client malade

Le détective Louis Landry frappa à la porte du bureau de son patron, Robert Dumont, propriétaire de l'« Agence de détectives privés le Manchot ».

Louis Landry, ex-policier municipal, était devenu un employé régulier. Après 25 ans de loyaux services dans la police de la Communauté Urbaine de Montréal, il avait été obligé de prendre sa retraite. Il était pourtant encore dans la force de l'âge ; il venait tout juste de franchir le cap de la cinquantaine et ne se voyait pas vivre dans l'inactivité.

Robert Dumont, son ex-collègue, avait déjà fait appel à ses services lorsqu'un supplément de personnel avait été nécessaire. Quand le Manchot lui parla de son projet et lui demanda de prendre

en charge une nouvelle section de l'agence, Landry accepta avec empressement.

– Robert, vous me sauvez littéralement la vie. Les six premiers mois de ma retraite, j'étais l'homme le plus heureux du monde. Ma femme et moi avons fait le tour de l'Europe, puis je suis devenu jardinier, j'ai semé un peu de tout sur mon terrain, à l'arrière de ma maison. Alors, il a fallu attendre que ça pousse. Je ne savais plus quoi faire de mes dix doigts ; la pêche, le cinéma, c'est intéressant ; la lecture, c'est parfois passionnant, mais quand c'est tous les jours, on en revient vite. Lorsque vous avez téléphoné, j'étais comme un lion en cage. J'étais prêt à accepter de travailler au pic et à la pelle.

Landry avait exagéré, évidemment, mais l'offre du Manchot était arrivée à point. Dumont l'avait mis au courant de son projet.

– À l'agence, on nous demande d'enquêter sur divers crimes, mais ce n'est quand même pas le travail le plus courant. Parfois, on a besoin de gardes de sécurité pour des missions spéciales, par exemple, pour de riches expositions. Parfois

aussi, des avocats ou des compagnies d'assurances nous appellent et désirent obtenir des renseignements sur certains de leurs clients ou nous demandent de pister des personnes, souvent jour et nuit. Ce n'est pas avec trois employés réguliers et quelques supplémentaires que nous pouvons suffire à la tâche. Je vais donc ajouter à mon agence une section qui s'occupera strictement de fournir des gardes de sécurité et de faire les enquêtes de routine.

Landry s'étais mis au boulot immédiatement. Déjà, quatre hommes travaillaient régulièrement pour lui et d'autres n'attendaient que son appel.

– Oui, qu'est-ce que c'est ? demanda le Manchot.

Landry entrouvrit la porte et glissa la tête dans l'entrebâillement.

– Oh, excusez-moi, Robert ! Je ne croyais pas que vous étiez avec du monde !

– Entrez, Louis ! Ce n'est pas du monde, c'est rien que Candy !

La plantureuse blonde, bien installée dans le

fauteuil, qui se trouvait face au bureau du Manchot, esquissa une grimace :

– Mon Dieu que vous êtes gentil, ce matin, Robert ! Si je ne suis pas du monde, je me demande ce que je fais à votre emploi.

Pendant que Landry se glissait dans la pièce et refermait la porte, Dumont se mit à rire.

– Voyons, Candy, tu sais bien que je blaguais. Tout va bien, Louis ?

– J’ai du travail par-dessus la tête, fit Landry. Je suis obligé d’en refuser. Une compagnie de fiduciaire a téléphoné la semaine dernière. Cette maison a quatre succursales et elle désirait retenir les services de gardes de sécurité pour chacune des succursales. J’ai dû refuser. Quand on calcule ce que ça rapporterait, le travail de comptabilité que ça entraînerait, ça ne serait pas payant pour l’agence. Il faut être capable de mettre la pédale douce.

– Je vous fais confiance, Louis. Jusqu’ici, vous avez effectué du bon travail.

Louis tendit une lettre au détective.

– Un problème ? demanda le Manchot.

– Rita a mis ça sur mon bureau. Cet homme a besoin de six enquêteurs, c'est-à-dire qu'il veut que nous menions une enquête sur six personnes. Avant d'accepter, j'ai préféré vous en parler. |

Le Manchot prit la lettre, la déposa sur son bureau sans la lire et demanda à Landry :

– De quoi s'agit-il exactement ?

– C'est un dénommé Gérard Fournet, commença Landry. Il nous écrit de Mont-Carmel ; c'est dans la région de Shawinigan...

– Un instant, Louis ! coupa Dumont. Rita m'a prévenu qu'elle serait en retard ce matin ; alors, ouvrez donc la porte de mon bureau. Comme ça, s'il vient un visiteur, nous le verrons.

Ceci fait, Landry put continuer.

– Fournet est l'homme de confiance de Francis Brion. Ce nom vous dit quelque chose, Robert ?

Le Manchot avait froncé les sourcils.

– J'ai déjà entendu parler d'un dénommé Brion, j'ignore si c'est le même homme. Celui

auquel je pense était un millionnaire... plutôt original.

– Il s’agit du même homme, sûrement.

– Je le croyais décédé, dit Dumont, surpris. J’ai lu quelque part, il y a de cela un certain temps, qu’il était très malade.

Landry tendit la main et prit la lettre que le Manchot avait mise sur son bureau.

– Vous permettez ?

Il jeta un coup d’œil sur la missive qu’il avait reçue, puis reprit aussitôt :

– Brion est présentement hospitalisé à l’Hôtel-Dieu. Ce Gérard Fournet me dit qu’il sera à Montréal aujourd’hui. Il veut vous rencontrer, Robert. Son patron a besoin de six enquêteurs.

– Six ? s’écria Candy. Il n’y va pas de main morte.

Landry lut un passage de la lettre.

– « Avant de rédiger son testament, monsieur Brion désire faire une dernière enquête sur les héritiers de sa fortune, héritiers choisis au

hasard... »

Dumont et Candy se regardèrent, surpris.

– Avez-vous dit, « au hasard » ? demanda le Manchot.

– Il y a sûrement une erreur, s'écria la jolie blonde en se levant. Qui a déjà vu ça, un millionnaire qui laisse sa fortune à des personnes choisies au hasard ? Voyons, Robert, c'est une blague !

Seul Louis Landry gardait son calme.

– Avant de vous en parler, Robert, j'ai quand même pris quelques renseignements. Monsieur Francis Brion est présentement à l'Hôtel-Dieu. D'après ce que j'ai cru comprendre, il serait très malade.

Dumont se leva, contourna lentement son bureau. Il semblait réfléchir. Il s'arrêta enfin devant Landry :

– C'est moi qu'il veut voir ?

– Pas exactement ! La lettre est adressée à l'agence. D'ailleurs, c'est Fournet que nous devons rencontrer et non son patron. Il nous

attend cet après-midi. Oh, une petite note intéressante et très importante que j'allais oublier. Monsieur Brion paiera mille dollars pour chacune des enquêtes que nous mènerons.

Candy émit un sifflement.

– Dites donc, il semble pas savoir quoi faire avec son argent, ce type-là. J'aimerais bien le rencontrer, moi, avant qu'il rédige son testament.

– Toi, Candy, calme-toi ! lança Dumont. Je devine tes intentions. Je ne t'ai pas engagée pour jouer les vamps et tenter de séduire les millionnaires en mal d'héritiers.

– Vous non plus, vous n'entendez pas à rire, Robert ! répliqua Candy, un brin offensée.

– Cet après-midi, je dois m'absenter, reprit le Manchot. J'ai à terminer une enquête concernant des vols en série dans une grande bijouterie. Alors, c'est vous, Louis, qui irez rencontrer Brion ou son homme de confiance.

– Laissez-moi aller avec lui, Robert ! s'écria Candy.

– Il n'en est pas question ! répondit sèchement

Dumont.

– Mais j’insiste ! répliqua la belle blonde. Notre bureau est divisé en deux sections distinctes. Il faut d’abord établir si cette enquête regarde notre section ou celle de monsieur Landry.

– Louis est parfaitement capable de juger lui-même le cas.

– Et si cette enquête touche notre section, Robert, nous aurons perdu un temps précieux, reprit Candy. Cette histoire sort de l’ordinaire, avouez-le et nous ne serions pas trop de deux pour analyser la situation.

Le Manchot connaissait bien son assistante. Brion était millionnaire, il ne semblait pas avoir de parents, puisqu’il cherchait des héritiers. Candy était capable d’enjôler n’importe qui. Elle voyait peut-être là une occasion unique de faire fortune rapidement. Landry intervint dans la discussion :

– De toute façon, Robert, si vous me confiez seul, cette enquête, il me faudra engager du

personnel supplémentaire. J'ai présentement deux agents de libres ; avec moi, ça fait trois ; ce ne sera pas suffisant.

– Ça peut pas mieux tomber, s'écria Candy. J'ai terminé une enquête hier soir. Le rapport est sur le bureau de Rita ; je suis libre, je pourrais commencer le travail immédiatement, si nous l'acceptons.

Le Manchot se laissait fléchir, car il demanda à Landry :

– Qu'en pensez-vous, Louis ?

– Mademoiselle Candy est à votre emploi depuis plus longtemps que moi. Elle est au courant des enquêtes que vous acceptez et de celles que vous refusez.

– Évidemment ! dit le Manchot. Et il ajouta : Si Michel avait été ici, c'est lui que j'aurais dépêché à l'hôpital. Mais il m'a demandé sa journée.

Michel Beaulac, un ex-policier à l'emploi du Manchot, avait téléphoné à son patron, la veille.

Lors de la dernière aventure*, Michel s'était brouillé avec Yamata, la jolie Japonaise qui, depuis quelques mois, partageait sa vie.

Le grand Beaulac avait été mêlé à une histoire de meurtre et certains journaux avaient parlé de son passé et de certaines de ses aventures avec des prostituées.

Yamata qui, pour sa protection, s'était réfugiée chez une amie, refusait depuis de retourner vivre avec Michel.

La veille, dans un dernier effort, Michel était allé rendre visite à sa Japonaise ; vers minuit, il avait téléphoné au Manchot.

– Ça y est, boss, ça pas été facile, mais elle a accepté mes explications. Il m'a fallu faire des concessions en torrieu, cependant !

– Quelles sortes de concessions ?

– Vous comprendrez, un jour ! En tout cas, demain, elle va revenir à la maison. Nous avons quelques emplettes à faire. Yamata n'est pas encore remise totalement de sa dernière

* Voir le Manchot N° 15, intitulé *La Liste maudite*.

intervention chirurgicale ; alors, j'ai pensé vous demander la journée de congé. S'il le faut, je travaillerai en fin de semaine.

Michel paraissait tellement heureux que ses amours soient revenus au beau fixe que le Manchot ne put lui refuser cette permission.

– Faut pas penser au grand Beulac, aujourd'hui, fit Candy en riant. Il va passer une partie de la journée à faire l'amour avec sa Japonaise. Même s'il venait travailler, il n'aurait pas du tout l'idée au travail. Et, en s'approchant du Manchot, elle demanda : Alors, Robert, c'est entendu, j'accompagne monsieur Landry à l'Hôtel-Dieu ?

– Bon, vas-y ! Je vous la confie, Louis. Surveillez-la. Son travail ne consiste pas à faire changer d'idée un millionnaire, mais à se mettre à sa disposition et à mener à bien le travail qu'on lui confiera, si toutefois vous l'acceptez.

Candy prit le bras du détective Landry.

– Ne craignez rien, Robert, nous nous entendons très bien, Louis et moi !

Juste à ce moment, la porte principale de l'agence s'ouvrit et la secrétaire, Rita Michaud, parut.

– On vous laisse, fit aussitôt Candy en se dirigeant vers la porte. Vous et Rita avez sûrement du travail.

– Louis, tenez-moi au courant de cette affaire sitôt que vous aurez rencontré l'homme de confiance du millionnaire, lui recommanda le Manchot.

– Comptez sur moi !

*

C'était dans une véritable suite qu'on avait installé le millionnaire Francis Brion. Attenant à sa chambre, il y avait un petit salon. De plus, une infirmière privée demeurait au chevet du malade nuit et jour.

Lorsque Landry ouvrit la porte de la chambre, ce fut l'infirmière qui immédiatement alla à sa rencontre. Elle porta son index à sa lèvre

signifiant qu'il ne fallait pas parler.

Elle attira Landry dans le couloir. Quant à Candy, elle était demeurée à l'écart.

– Que désirez-vous, monsieur ?

– Monsieur Brion...

Landry n'eut même pas le temps de continuer sa phrase.

– Je regrette, aucun visiteur ! Le médecin lui a donné un nouveau traitement, ce matin. Il est possible que ça le prolonge...

Candy avait tout entendu. Aussi, elle risqua :

– Il est si mal que ça ?

– Cancer, murmura l'infirmière.

– Il a sa connaissance ? demanda Landry.

– Pas toujours ! J'ai bien cru qu'hier, c'était la fin. Le traitement de ce matin a été prescrit en dernier recours. Seuls quelques patients l'ont expérimenté. Parfois ça donne de bons résultats. S'il réagit bien, il peut ajouter quelques jours à sa vie... mais pas plus. Ce nouveau remède produira un jour, de véritables miracles... mais dans des

cas moins avancés.

– Monsieur Fournet, son homme de confiance, est-il ici ?

– Vous êtes monsieur Dumont ? demanda alors l’infirmière.

– Non, mais nous faisons partie de son agence.

– Monsieur Fournet a téléphoné pour dire qu’il serait en retard de quelques minutes. Suivez-moi dans le petit salon. Vous l’attendrez là.

– Je me demande bien ce que nous faisons ici, murmura Candy, lorsqu’elle fut seule avec Landry. Brion est à l’article de la mort.

Puis, jetant un regard circulaire, l’aguichante ; blonde soupira :

– Un salon particulier... c’est beau, être riche ! Dire qu’il y a des malades qui attendent pour être soignés tandis que d’autres peuvent se payer toute une suite.

Quelques instants plus tard, la porte s’ouvrit. Un homme grand, mince, d’un âge incertain, parut. Mais ce qui frappa surtout les deux détectives, c’est que ce type était un Noir. Il

s’avança rapidement, la main tendue.

– Vous êtes de l’agence « Le Manchot ». Je suis Gérard Fournet.

Il parlait fort bien le français. On pouvait cependant distinguer un très léger accent étranger.

– Mon nom est Landry, et voici mademoiselle Varin.

L’homme esquissa un sourire, découvrant une rangée de dents d’une blancheur éclatante.

– Je viens d’Haïti, dit-il. J’ai rencontré monsieur Brion il y a plusieurs années ; il m’a pris à son emploi et je ne l’ai jamais quitté.

Il fit asseoir le couple de visiteurs, se rendit à un petit meuble et sortit une bouteille et des verres.

– Je puis vous offrir un verre de cognac ?

« On ne se prive de rien », songea Candy.

Elle accepta, tout comme Landry ; Fournet déclara, tout en les servant :

– Je crains que monsieur ait attendu un peu

tard. J'ai causé avec son médecin. Il serait fort surpris si monsieur pouvait à nouveau sortir de l'hôpital. Pourtant, il veut absolument mourir sur son bateau.

Le Noir leva son verre.

– Souhaitons que monsieur Brion se rétablisse, fit Landry.

Fournet déposa son verre sur la petite table qui séparait le trio.

– Vous connaissez monsieur Brion ? demanda-t-il.

– Nous savons qu'il est riche. Monsieur Dumont l'a qualifié de millionnaire original, mais nous n'en savons pas plus, admit Landry.

– Dans ce cas, je vais vous résumer son histoire. Peut-être croirez-vous qu'il n'est pas un homme tout à fait équilibré, mais détrompez-vous, il est très intelligent. Il a mené sa vie comme il l'a voulu. Je crois qu'il a été heureux. J'admets cependant que cette vie sort réellement de l'ordinaire.

L'Haïtien raconta l'histoire de Francis Brion, cet excentrique millionnaire qui allait peut-être passer de vie à trépas avant d'avoir pu mettre à exécution son dernier projet.

II

Six héritiers

Francis Brion avait très peu connu son père. Ayant perdu sa mère alors qu'il n'avait que dix ans, Francis avait été placé comme pensionnaire dans un collège. Son père, un homme d'affaires important, n'avait pas le temps de s'occuper de l'éducation de son fils.

Mais le jeune Brion ne se plaisait pas au collège. C'était même une mauvaise tête ; il fut chassé à deux reprises, des maisons où il étudiait.

À seize ans, Francis disparut brusquement. Il s'était sauvé du collège ; pendant plusieurs mois, son père fut sans nouvelles de lui.

Un jour, Brion père reçut une lettre de Francis. Ce dernier lui racontait qu'il avait réussi à s'engager comme marin sur un bateau. Il avait

voyagé dans les mers du Sud et s'était même rendu jusqu'en Extrême-Orient. Il demandait à son père de lui pardonner. Il aurait bien voulu poursuivre ses études, devenir un homme d'affaires comme son père, mais il avait soif d'aventures et de liberté.

Francis avait vingt ans lorsqu'il revint au Québec pour rendre visite à son père. Malgré les supplications de monsieur Brion, Francis retourna quand même à l'étranger. Il était devenu officier sur un bateau qui transportait de la marchandise entre les îles du Sud et les États-Unis.

– Un jour, papa, j'aurai mon propre bateau. Je suis heureux présentement et je n'en demande pas plus.

Et il était reparti vers l'étranger. Il ne revint au pays que le jour où un télégramme lui apprit le décès de son père.

Le lendemain des funérailles, le notaire convoquait Francis à son bureau pour lui apprendre que son père lui avait laissé toute sa fortune, fortune qui consistait surtout en actions de diverses compagnies.

Le jeune Brion décida de tout vendre. Il se retrouva avec un héritage d'un peu plus de deux cent mille dollars. C'est avec cette somme qu'il acheta son premier bateau et qu'il commença sa vie de bohème.

Mais Francis Brion, tout comme son père, avait un sens inné des affaires. Il acheta quelques plantations de canne à sucre en Jamaïque et il investit dans des puits de pétrole, au Mexique.

Un jour, il épousa une jeune Américaine de descendance française. Même s'il avait promis à sa femme de s'établir définitivement au Québec, il retardait toujours son retour au pays. Pourtant, Brion adorait les enfants ; il voulait élever une famille mais son goût de l'aventure le captivait plus que tout.

Quelques semaines après son mariage, il fit la connaissance de Gérard Fournet. Brion décida bientôt de liquider ses affaires en Jamaïque et au Mexique et revint s'installer au Québec. Fournet demeura à son emploi. Brion était maintenant millionnaire. Il s'installa avec son épouse dans la région de Trois-Rivières. Il possédait un bateau

qui faisait l'envie de tous les amants de la mer.

Malheureusement, au cours de ses voyages dans le Sud, son épouse avait contracté un virus qui mina lentement sa santé. Brion devint bientôt veuf, sans famille, sans parents et, pratiquement, sans amis.

Dans la région de Trois-Rivières, il avait acheté de nombreux terrains. Grâce à des gens du monde entier, avec qui il était demeuré en contact, il put acquérir plusieurs animaux exotiques et ouvrit un véritable zoo qui devint rapidement très populaire.

Brion permettait à tous les jeunes enfants de visiter gratuitement son zoo. Il leur organisait même des fêtes et des pique-niques pour leur faire plaisir.

Parmi ceux qui travaillaient dans ce zoo, se trouvaient de nombreux ex-détenus, des hommes et des femmes qui n'avaient jamais eu de chance dans la vie. Au cours de ses nombreux voyages, Brion avait connu plusieurs de ces parias qui, avec un peu d'aide, auraient pu reprendre une place honorable dans la société.

Petit à petit, la santé du millionnaire devint chancelante. Son médecin lui conseilla de ne plus naviguer. Pour lui, c'était le plus grand des sacrifices ; il refusa de vendre son magnifique bateau.

Il acheta un immense terrain à Mont-Carmel, se départit de tous ses intérêts et fit transporter son bateau là-bas.

Le bateau fut transformé en maison. C'était une véritable attraction pour les touristes qui ne demandaient qu'à visiter cette étrange demeure.

Puis, ce fut l'hospitalisation de Francis Brion. Les médecins, dans l'espoir de lui sauver la vie, décidèrent de l'opérer. Le millionnaire souffrait d'un cancer du pancréas, qui risquait de se généraliser.

Après l'opération, Brion sembla revivre ; il retourna à Mont-Carmel et vécut, entouré de ses souvenirs et de son fidèle Haïtien.

Enfin, ces dernières semaines, il y avait eu rechute et Brion dut être hospitalisé à nouveau. Les spécialistes ne conservaient plus d'espoir de

le ramener à la santé.

Le matin même de la visite de Landry et de Candy à l'hôpital, en désespoir de cause, on lui avait administré un nouveau traitement qui, espérait-on, pourrait prolonger son existence de quelques semaines, voire de quelques mois.

*

– Maintenant, fit le Noir, vous connaissez l'histoire de monsieur Brion. Cet homme fut heureux pendant plusieurs années, mais il a toujours regretté de ne pas avoir eu une famille à élever.

Il se leva lentement, alluma un cigare, et continua :

– Vous connaissez les gens, n'est-ce pas ? L'ingratitude règne en maître dans le monde d'aujourd'hui. Tous ceux que monsieur Brion a aidés à rentrer dans le droit chemin l'ont oublié. Oh, pendant un an ou deux, on lui a rendu des visites, on lui a écrit, mais ça n'a jamais duré bien

longtemps. Je crois que ce dont monsieur Brion a le plus souffert, c'est de la solitude. C'est un homme sans amis. On peut dire qu'il n'a que moi au monde.

Landry jeta un coup d'œil sur sa montre. Déjà, plus d'une heure s'était écoulée depuis leur arrivée à l'hôpital et il n'avait rien appris sur le travail d'enquête que Brion attendait de l'agence.

– Si on parlait de l'héritage ? suggéra soudain Candy. Vous avez mentionné dans votre lettre que...

Fournet se retourna. Ses grands yeux blancs se fixèrent sur Candy. Le Noir semblait mal à l'aise.

– Je n'ai jamais critiqué les décisions que monsieur a prises. Plus que ça, je dois dire que je l'approuvais presque continuellement. Mais en ce qui a trait à sa fortune, c'est un peu différent.

Gérard Fournet revint s'asseoir, secoua la cendre de son cigare dans le cendrier, puis il ajouta :

– Je crois que c'est la maladie qui mine monsieur qui lui a fait prendre une décision

aussi...

Il hésita devant le mot, puis laissa tomber :

– Aussi ridicule.

Candy ne put s’empêcher de songer : « On a bien raison de dire que ces gens du Sud vivent au ralenti. Si on ne le presse pas de questions, nous serons encore ici ce soir et on aura rien appris. »

– Monsieur aurait voulu laisser la majeure partie de sa fortune à ceux qu’il a déjà aidés, poursuivit l’Haïtien, ceux qui lui ont témoigné une certaine reconnaissance, mais comme je vous l’ai dit, tous l’ont oublié. C’est ce qui a tant peiné monsieur Brion ; brusquement, un jour, il a décidé de laisser sa fortune entière à six inconnus.

Candy n’en croyait pas ses oreilles.

– Vous voulez dire qu’il a choisi six personnes au hasard et que ce sont ces six personnes qui hériteront ?

– Oui ! Mais ces personnes n’ont pas été choisies tout à fait au hasard. Monsieur m’a demandé d’enquêter sur chacune d’elles. Je pus

vous assurer que ces six personnes ne sont pas riches et que... enfin, elles ne mènent pas une vie tout à fait exemplaire.

– Mais vous, monsieur Fournet, interrompit Landry. Vous avez été à son service pendant toutes ces années ; vous ne l’avez jamais abandonné et il vous oublie totalement ?

– Non, oh non ! Il a promis de me laisser cinquante mille dollars. Pour moi, vous savez, c’est beaucoup. Je ne suis plus très jeune. Avec cette somme, je pourrai retourner dans mon pays et y terminer mes jours sans inquiétude.

Puis, le domestique donna plus de détails.

– Je sais que monsieur a fait son testament. Mais quand il s’est senti malade à nouveau, quand le médecin a décidé de l’hospitaliser, il a commencé à se demander si ses « héritiers » avaient été bien choisis. Mon enquête n’était que superficielle. Il avait entendu parler de monsieur Dumont, le détective manchot. Il m’a alors demandé de vous écrire pour que vous enquêtiez sur chacun de ces héritiers ; si monsieur n’est pas satisfait des héritiers, il pourra modifier son

testament.

– J’ai bien peur qu’il ne soit trop tard, déclara Landry. Nous devons enquêter sur six personnes différentes et faire notre rapport ; tout cela demande du temps et monsieur Brion, qui n’a même plus sa connaissance aujourd’hui, pourrait bien ne plus être en vie demain.

Gérard Fournet semblait de cet avis, mais jamais il n’aurait osé l’exprimer à haute voix. Il dit plutôt :

– Vous savez, de nos jours, avec la science, on ne sait jamais ce qui peut survenir. Je voudrais que vous commenciez cette enquête le plus tôt possible.

Il glissa la main dans la poche intérieure de son veston et en sortit une grande enveloppe.

– Tenez, fit-il, en retirant quelques feuilles. Vous avez ici tout ce qu’il vous faut. D’abord, un contrat signé par monsieur Brion lui-même, stipulant que vous toucherez mille dollars par enquête, soit un total de six mille dollars. Si vous signez ce contrat, vous serez payés quoi qu’il

advienne.

– Vous voulez dire que si monsieur Brion venait à mourir, disons cette nuit, notre agence toucherait tout de même les six mille dollars ? demanda Candy, surprise.

– Exactement, mademoiselle, répondit le Noir avec un sourire. Vous n’aurez même plus à poursuivre vos enquêtes puisqu’à ce moment-là, les six personnes hériteront. Il tira une autre feuille de son enveloppe et ajouta : Vous avez ici le nom et l’adresse des six héritiers. J’ignore s’ils ont changé d’adresse depuis. Comme vous pouvez le constater, il y a très peu de détails sur chacun.

Landry jeta un coup d’œil sur le rapport préliminaire préparé par l’Haïtien.

– Si vous voulez bien signer le contrat, je ne vous retiendrai pas plus longtemps, dit Fournet. Plus tôt vous pourrez commencer vos enquêtes, mieux ce sera.

Ce fut Candy qui signa le contrat au nom de l’agence « Le Manchot ». Pendant ce temps,

Fournet donnait à Landry le nom de l'hôtel où il était descendu ainsi que le numéro de sa chambre.

Avant de quitter l'hôpital, Candy et son compagnon demandèrent à la jeune infirmière s'il y avait du changement dans l'état de santé du grand malade.

– Il repose beaucoup mieux que la nuit dernière. Il a moins de difficulté à respirer. C'est bon signe. Et elle ajouta : Vous savez, cet homme est doté d'une constitution exceptionnelle et il s'accroche désespérément à la vie.

– S'il survient quelque chose d'imprévu, je téléphonerai aussitôt à l'agence, ajouta Fournet à voix basse. Il n'avait pas osé prononcer le mot « mort ».

*

Candy venait de déposer sur le bureau de son patron le tout dernier rapport concernant les six héritiers.

– Ça ressemble passablement à l’autre que j’ai préparé. Je suis pas dans la peau de Brion, mais il aurait pu trouver mieux.

– À propos de Brion, tu connais la nouvelle ?

– Quoi donc ?

– Fournet a téléphoné, il y a à peine une demi-heure. Brion s’est levé ce matin et il a fait quelques pas dans sa chambre. Et sais-tu quelle est sa dernière marotte ?

– Laissez-moi deviner, fit Candy. Je gage qu’il veut retourner sur sa maison-bateau.

– Tu as fort bien deviné, dit Dumont en souriant. Évidemment, les médecins préféreraient qu’il demeure à l’hôpital. Ils savent bien que cette résurrection n’est que temporaire et que ses jours sont comptés. Mais Brion est très têtu et il semble que les médecins ne pourront pas s’opposer à son projet.

Une autre enquête attendait la belle Candy ; elle s’excusa et sortit.

Avant de faire parvenir le rapport complet à Francis Brion, le Manchot décida d’y jeter un

dernier coup d'œil. Rita, la secrétaire, avait fait un résumé dactylographié de tous les renseignements obtenus par Landry, Candy et deux des enquêteurs.

C'est Candy qui s'était occupée des deux futures héritières.

Rachel Miron venait d'avoir trente ans. L'adresse qu'avait remise Fournet n'était pas la bonne. Mais l'homme de confiance de Brion avait ajouté que cette fille avait déjà été arrêtée pour prostitution. Ce fut donc par l'entremise des policiers que l'assistante du Manchot réussit à retrouver la fille. Elle se faisait appeler « Princesse Sybille » et travaillait comme danseuse nue dans des boîtes de nuit. Elle n'hésitait pas à vendre ses charmes aux clients les plus offrants. Elle n'avait aucun ami sérieux, mais le nombre de ses amants pouvait difficilement se compter.

Hélène Gadbois, par contre, était l'inverse de Rachel. C'était une grande dame ou, du moins, elle tentait de jouer ce rôle. Candy avait découvert que cette femme était une aventurière.

Orpheline, elle avait été élevée dans un couvent, puis s'était servie de ses charmes pour arriver à ses fins. Elle avait été la maîtresse d'un des chefs de la pègre, de quelques hommes d'affaires ; chaque fois, elle avait su arracher à ces hommes une partie de leur fortune. Aujourd'hui, elle vivait seule et démunie, après avoir dilapidé tout l'argent qu'elle avait réussi à accumuler.

Le Manchot mit les deux rapports de Candy de côté et jeta un coup d'œil sur ceux qu'avaient préparés Landry et ses assistants :

« Gaston Poirier, chauffeur de taxi. Il est marié, mais séparé de sa femme. Il doit verser une pension pour son enfant. Poirier a déjà fait de la prison pour vol. Ce type a toujours été malchanceux. Quand il avait un bon emploi, il tombait malade ou on trouvait une bonne raison pour le congédier. Il a été grandement défavorisé par la vie. »

André Sicotte était le plus jeune des six héritiers. Il n'avait que vingt-trois ans. Le rapport indiquait que :

« Ce jeune homme était promis à un bel

avenir. Malheureusement, il s'est adonné à la drogue. Il demeure seul ; c'est un orphelin. Il fait l'impossible pour remonter la pente afin de pouvoir poursuivre ses études. »

André Sicotte semblait, d'après les rapports, le plus sympathique des héritiers.

Le cinquième de la liste se nommait Armand Crépeau. C'était le plus âgé des six. Crépeau était veuf. Il avait un défaut : l'alcool. Quand il était en boisson, il dilapidait son argent ou, signait des papiers à des gens qui profitaient de sa faiblesse pour le voler. L'alcool le rendait parfois violent ; la police avait dû l'obliger à passer quelques nuits au poste.

Enfin, le dernier, Hubert David, avait un surnom : Hercule. Ce colosse avait été marin dans sa jeunesse ; de retour au Québec, il était devenu lutteur professionnel, d'où son surnom Hercule. C'était un athlète doué d'une force exceptionnelle, mais les nombreux coups qu'il avait reçus au cours de sa carrière lui avaient, semblait-il, dérangé l'esprit. On le disait légèrement arriéré. Il avait beaucoup d'argent

mais on l'avait exploité. Aujourd'hui sans le sou, on l'engageait de temps à autre comme garçon de table ou comme portier dans les boîtes de nuit. Mais comme il provoquait souvent des bagarres, il était rapidement mis à la porte.

Le Manchot mit tous les dossiers sous enveloppe afin de les faire parvenir à Francis Brion.

« Une belle bande d'héritiers, songea le Manchot. Je crois que le moins équilibré de tous est encore Brion. A-t-on idée de laisser plus d'un million à des gens aussi peu recommandables ? Y a pas à dire, pour un original, c'en est tout un ! »

Il remit l'enveloppe à Rita, la secrétaire, avec ordre de la faire livrer à l'hôtel où logeait Gérard Fournet, l'homme de confiance de Brion.

– Ajoutez une note pour qu'il nous poste notre chèque au plus tôt. Pour nous, cette affaire est terminée.

C'est ce que le Manchot croyait ; mais il se trompait royalement.

III

Fin de semaine originale

Robert Dumont était occupé à ouvrir son courrier. Il rangeait toutes les lettres dans un casier qui se trouvait sur son bureau.

« Une nouvelle demande d'enquête... une facture... une autre facture... Tiens, ça au moins, c'est plus intéressant. »

Il s'agissait d'un chèque, que le Manchot rangea dans un casier spécial.

« Tiens, tiens ! Des nouvelles de notre millionnaire. »

La lettre suivante provenait en effet de Mont-Carmel ; et l'en-tête portait le nom de Francis Brion. Le Manchot s'empressa de l'ouvrir.

La missive avait été écrite par Gérard Fournet au nom de Francis Brion.

Monsieur Dumont,

Mon homme de confiance, Gérard Fournet, sera à Montréal le 11 de ce mois. Il téléphonera à votre bureau dès 9 h du matin afin que vous puissiez le recevoir.

J'ai absolument besoin de vous. Une fin de semaine mémorable approche à grands pas. J'espère que vous accepterez la proposition que vous fera Gérard.

C'était signé : Francis Brion. On voyait tout de suite que l'écriture n'était pas la même que celle de la lettre. Il était clair que Brion avait dicté la missive à l'Haïtien et qu'il l'avait signée, non sans difficulté, d'une main tremblotante.

En post-scriptum, Brion avait fait ajouter :

« Votre prix sera le mien. Songez-y ! Ce n'est pas tous les jours qu'on a l'occasion d'assister à un assassinat. »

Le Manchot relut la lettre. Pour lui, l'affaire Brion était classée. Ça faisait près de deux semaines que le millionnaire lui avait fait parvenir un chèque de six mille dollars.

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'assassinat ? Je crois que je vais conseiller à cet Haïtien de retenir plutôt les services d'un psychiatre afin qu'il examine son patron. »

Il ordonna tout de même à Rita :

– Demain matin, j'attends un appel de monsieur Fournet, vers neuf heures. Vous lui direz d'être ici à onze heures ; ne me prenez pas d'autres rendez-vous pour l'avant-midi.

– Bien, monsieur !

Le lendemain, vers dix heures quarante-cinq, Rita vit un Noir entrer dans les bureaux de l'agence.

– J'ai rendez-vous à onze heures, avec monsieur Dumont ! Mon nom est Gérard Fournet.

– Assoyez-vous, monsieur Fournet ! Vous êtes en avance. Je vais voir si mon patron peut vous recevoir immédiatement.

Quelques instants plus tard, Fournet passait dans le bureau du Manchot. Les deux hommes se serrèrent la main puis, Dumont fit asseoir on visiteur.

– J’ai beaucoup entendu parler de vous par les collaborateurs. Enfin, quand je dis « vous », je pense surtout à monsieur Brion. Au fait, comment se porte votre patron ?

– Un peu mieux. Il a repris des forces. Il se lève de temps à autre. Mais les médecins m’ont bien dit que ce n’était que temporaire. Le cancer est généralisé et monsieur peut partir d’une journée à l’autre.

Le Manchot n’aimait pas perdre son temps. Il alla donc directement au but.

– Pourquoi monsieur Brion désire-t-il retenir mes services ? Il est question d’une fin de semaine spéciale.

– Et comment ! soupira l’Haïtien.

Le Manchot offrit un cigare à son visiteur ; après que les deux hommes les eurent allumés, Dumont se renversa dans son fauteuil basculant

et dit :

– Je vous écoute !

Le Noir parlait lentement, sinon, à cause de son léger accent, on aurait eu de la difficulté à le comprendre.

– Monsieur a lu tous vos rapports. Il a semblé satisfait de son choix et m’a demandé d’écrire aux six héritiers pour leur apprendre qu’un jour, assez rapproché, ils toucheraient une somme de près de deux cent mille dollars.

– Ces gens ont dû poser des questions. Moi, si je recevais une lettre du genre...

– Ils n’ont posé aucune question, fit Fournet, pour la bonne raison que monsieur Brion n’a pas voulu que nous signions la lettre. Nous demandions simplement à ces personnes de demeurer à notre disposition, de ne pas changer d’emploi, de ne pas déménager et d’attendre de nos nouvelles. Si l’un deux n’a pas obéi, ce sera tant pis pour lui, son nom sera rayé de la liste.

Robert Dumont se leva. Durant sa longue carrière de policier, il avait eu à s’occuper de bien

des enquêtes, mais jamais d'une enquête d'un genre aussi « particulier ».

– Je vais profiter de mon séjour à Montréal pour contacter les six héritiers et les inviter à venir passer une fin de semaine dans notre maison-bateau, fit Fournet.

– Et monsieur Brion veut que j'assiste à ce meeting ? demanda le Manchot en se retournant.

– Pas exactement. Les invités arriveront vendredi de la semaine prochaine. Vous, vous ne viendrez que le samedi, à quatre heures exactement.

Dumont n'en pouvait plus. Il alla se placer directement devant l'Haïtien :

– Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire de fous ? Pourquoi convoquer cette réunion ? Pourquoi inviter les autres le vendredi et moi, le samedi à quatre heures ? C'est à en perdre la boule. Je n'ai pas l'habitude de perdre mon temps dans des affaires aussi ridicules.

Gérard Fournet se leva. Conservant toujours son calme, il déclara de sa voix grave :

– J’ignore quelle est l’idée exacte de monsieur Brion. Cependant, il a réussi à écrire lui-même une lettre. Je sais que ça n’a pas été facile. Ses mains tremblent beaucoup. Cette lettre est pour vous.

– Alors, donnez-la moi ! fit le Manchot en tendant la main.

– Non !

– Mais pourquoi ?

– Cette lettre, je vous la remettrai le samedi, lorsque vous arriverez si... Le Noir hésita avant de laisser tomber : Si monsieur a été assassiné !

– Qu’est-ce que vous dites ? s’écria le Manchot. L’assassinat dont il parle dans la lettre qu’il m’a envoyée, c’est le sien ?

– Il semble que oui !

Fournet secoua la cendre de son cigare dans le cendrier et se mit à marcher de long en large dans le bureau. C’était la première fois qu’il démontrait une certaine nervosité. Sans regarder le Manchot, il ajouta :

– Monsieur m’a demandé de convoquer son

notaire pour deux heures, samedi. J'ignore quelle idée il a, mais ça me fait peur.

– Si vous me disiez le fond de votre pensée, Fournet, dit le Manchot en s'approchant du Noir.

– Depuis sa maladie, monsieur a beaucoup changé, répondit le Noir, après avoir hésité un moment. Autrefois, cet homme n'aurait pas fait de mal à un insecte, oh non ! Mais aujourd'hui, c'est différent. Vous savez, tous ceux qu'il a aidés l'ont oublié et ça, il ne l'a pas accepté. Je crains que... que monsieur veuille se venger... il a un air cynique que je ne lui ai jamais connu.

Même si son cigare n'était pas fini, Fournet l'écrasa nerveusement dans le cendrier. Il poursuivit :

– Je me trompe peut-être. Je ne voudrais surtout pas mal juger mon patron, qui a été si bon pour moi. Mais... je crois avoir deviné. Il a recherché six personnes malheureuses, six personnes qui ont toujours voulu avoir beaucoup d'argent. Maintenant, ces six personnes croient qu'elles toucheront une fortune très bientôt. Elles en seront encore plus persuadées lorsqu'elles

seront invitées sur le bateau-maison de monsieur. Là, monsieur Brion apprendra à chacun d'eux qu'il les a couchés sur son testament. Mais j'ai l'impression que, au cours de la soirée de vendredi, ou peut-être même samedi matin, il dira brusquement qu'il a changé d'idée, que ces gens ne sont pas dignes de toucher une telle somme... enfin, vous voyez d'ici la scène.

– Mais ce ne serait pas humain de faire une telle chose à des gens qu'il ne connaît même pas, ne put s'empêcher de murmurer le Manchot.

– Monsieur leur apprendra qu'il va changer son testament et que son notaire viendra à deux heures exactement, continua Fournet. Oui, je crois que c'est ce qu'il désire faire. Permettre à des gens de rêver et d'être heureux durant quelques heures, puis les décevoir brusquement. C'est fou, mais c'est comme ça !

Dumont n'avait pas besoin d'autres explications. Il savait fort bien pourquoi Brion craignait d'être assassiné.

– Il croit qu'un des six héritiers décidera de le supprimer avant l'arrivée du notaire ?

– C’est mon opinion, approuva Fournet. Lorsque vous arriverez, à quatre heures, si monsieur a été tué, je vous remettrai sa lettre. S’il est toujours vivant, votre travail sera terminé et vous partirez en même temps que les six héritiers.

Robert Dumont était debout devant la fenêtre, absorbé dans quelque pensée intime. Gêné par ce long silence qui semblait rendre irrespirable l’atmosphère de la pièce, Fournet se leva. L’attitude du Manchot n’était pas sans l’inquiéter. Il était clair que le détective avait déjà jugé Brion comme un être pas tout à fait équilibré.

L’Haïtien toussa légèrement, s’éclaircit la gorge, mais tout cela ne déranger aucunement le Manchot. Il était toujours immobile.

Comprenant qu’il était inutile d’insister plus longtemps, Fournet se dirigea lentement vers la sortie.

– Où allez-vous ? lui demanda Dumont.

Fournet tourna la tête. Le Manchot regardait toujours dans la rue. Il avait dû voir le reflet de

son visiteur dans la fenêtre.

– J’ai compris que... enfin, cette affaire ne semble plus vous intéresser...

– Restez là !

Soudain, le Manchot retourna à son bureau, s’assit et appuya sur un bouton.

– Rita, apportez-moi l’horaire de Candy et de Michel pour la semaine prochaine.

– Bien, monsieur !

Quelques instants plus tard, la secrétaire paraissait, tendait une feuille au Manchot et sortait aussitôt. Quant à Fournet, il n’avait pas bougé. Il jeta un coup d’œil à Dumont qui consultait l’horaire que lui avait apporté son employée.

– Si j’accepte la proposition de Brion, fit enfin le Manchot, ce sera à mes conditions.

Le sourire aux lèvres, l’homme de confiance se rapprocha du bureau du détective.

– Ne soyez pas inquiet ! Monsieur accepte d’avance, peu importe votre prix.

– Non, vous me comprenez mal ! Il ne s’agit pas d’argent. Voyez-vous, monsieur Fournet, il est possible qu’un meurtre soit commis. On dirait même que Brion fait tout son possible pour qu’on l’assassine. Il veut bien m’engager, soit ! Pas pour empêcher ce crime, cependant, mais pour découvrir le coupable. Je regrette, mais je ne puis accepter. Ce serait me faire complice d’un meurtre.

– Mais...

Le Manchot lui fit signe de se taire et continua :

– Je me rendrai à Mont-Carmel, samedi après-midi, comme le désire votre patron. Vos invités arrivent vendredi, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Ils seront six, ils coucheront chez Brion. Vous devrez vous occuper non seulement de votre grand malade, mais des six invités, c’est-à-dire préparer les chambres, les repas, répondre aux demandes de chacun...

Fournet ne semblait pas du tout impressionné

par les remarques du Manchot.

– J’ai tout prévu ! Un restaurateur du coin s’occupera de servir les repas aux invités. Quant aux chambres, tout sera prêt. Je n’aurai donc qu’à m’occuper de monsieur et à servir quelques consommations aux invités.

– Ne serait-il pas plus normal d’engager du personnel pour cette fin de semaine ?

– Monsieur n’accepterait probablement pas.

– Si vous lui disiez que, seul, vous ne pouvez suffire à la tâche ? insista le Manchot. Qu’il vous faut, disons, une cuisinière et un maître d’hôtel qui verra à ce que vos invités ne manquent de rien, qui fera les chambres, etc... Quant à vous, vous êtes au service de Brion, c’est déjà beaucoup. Il peut vous sonner à tout moment. Je suis persuadé que, si vous lui expliquez cette situation, il acceptera votre point de vue, surtout si vous lui dites qu’il est impossible de faire servir tous les repas par quelqu’un de l’extérieur.

– Il acceptera peut-être, murmura le Noir, mais où trouverons-nous deux aides en si peu de

temps ?

– Ne les cherchez plus. Votre cuisinière sera Candine Varin et votre domestique, Michel Beaulac, deux de mes employés. Vous pouvez être assuré qu'ils feront l'impossible pour empêcher qu'un meurtre ne se commette. Et il ajouta en se levant : Ce sont là mes conditions, monsieur Fournet. Dites ce que vous voudrez à votre patron, mais si Candy et Michel ne sont pas en service chez vous vendredi, vous ne me verrez pas samedi à quatre heures. Maintenant, vous allez m'excuser, mais j'ai beaucoup de travail.

– Je... enfin, disons qu'en principe, vos conditions sont acceptées, déclara Fournet après avoir hésité pendant quelques secondes.

– J'attends une réponse définitive, Fournet.

– Bon ! Eh bien, je vais essayer de rejoindre mon patron tout de suite ! Vous permettez que je me serve de votre téléphone ?

– Certainement. Qui demeure avec monsieur Brion lorsque vous êtes absent ?

– Une infirmière. Elle vient faire son tour trois

fois par semaine et me remplace lorsque j'ai à sortir.

Fournet téléphona à Mont-Carmel.

– Monsieur repose-t-il ? demanda-t-il. Il faudrait que je lui parle.

Au bout de quelques instants, il reprit :

– Je m'excuse de vous déranger, monsieur. Je suis présentement à un bureau de placement. Il est impossible de faire servir les repas par quelqu'un de l'extérieur et, de plus, je ne pourrai suffire à la tâche tout seul. Il y a réellement trop de travail. Je pourrais engager immédiatement une cuisinière et un maître d'hôtel.

Fournet se tut ; son patron lui parlait.

– Oui, oui, reprit enfin l'homme de confiance. J'ai vu le Manchot. Il est prêt à accepter votre proposition, mais il est du même avis que moi. Sans aide, cette réception va devenir un véritable fouillis.

À nouveau, Fournet écouta son patron.

– Je comprends, monsieur, mais le Manchot insiste pour que je ne sois pas seul à servir tout ce

monde. Je dois le rappeler pour lui dire si j'ai trouvé des aides ; c'est à cette condition seulement que nous pourrons compter sur lui. Oui ! Fiez-vous à moi, monsieur ! Vous me connaissez, je n'engagerai pas n'importe qui. Vous n'avez pas besoin d'autre chose à Montréal ?

Enfin, Fournet raccrocha.

– Il accepte, dit-il. Alors, vos deux aides arriveront vendredi ?

Pour toute réponse, le Manchot sonna la secrétaire.

– J'aimerais que Candy et Michel viennent dans mon bureau immédiatement.

– Monsieur Beaulac est sorti. Je vous envoie mademoiselle Varin.

– La cuisinière... c'est elle ? murmura Fournet, lorsqu'il vit entrer la sculpturale Candy.

– Quoi ? Moi, une cuisinière ? demanda Candy.

Fournet avait déjà pu admirer la beauté de Candy et il ne voyait pas du tout cette fille dans

la peau d'une domestique. Mais le Manchot trancha la question.

– Oui, ce sera elle ! Ne vous inquiétez pas, elle saura se débrouiller.

– Puis-je savoir ce qui se passe ? demanda Candy.

– Je t'expliquerai, fit simplement le Manchot. Alors, monsieur Fournet, c'est entendu, vous pouvez compter sur nos services. Passez voir ma secrétaire, elle vous fera signer un contrat.

– Bien, monsieur !

Quelques instants plus tard, le Manchot expliqua à Candy ce qu'il attendait d'elle.

– Vous êtes pas sérieux, Robert ? Moi, une cuisinière ? Vous voulez que tout ce monde-là soit malade ou risque de mourir empoisonné ?

– Sois donc sérieuse !

– Mais je le suis, s'écria-t-elle. Ça fait des mois que j'ai pas préparé de véritables repas. Je mange toujours au restaurant. Il va falloir que je prenne quelques jours de congé pour fouiller dans mes livres de recettes.

IV

Des héritiers déçus

Il était environ deux heures de l'après-midi lorsque la voiture de Michel Beaulac arriva à Mont-Carmel.

– Regarde de ton côté, fit le grand Beaulac à sa compagne. Moi, je surveille du mien. Une maison-bateau, ce ne doit pas être difficile à trouver.

Quelques instants plus tard, Michel freina brusquement ; Candy faillit perdre l'équilibre.

– Tu conduis en imbécile. J'aurais pu me péter la face dans le pare-brise.

– T'as rien qu'à faire comme tout le monde et à boucler ta ceinture.

– Eh bien, moi, je ne suis pas à l'aise avec une ceinture, qui se croise sur ma poitrine. J'étouffe !

– C’est vrai que, lorsqu’on a des ballons comme les tiens, faut une ceinture sur mesure !

La voiture était presque immobilisée. Candy perdit patience !

– Eh bien quoi, qu’est-ce que tu attends ? Le Messie ? Tu vois bien qu’il n’y a pas de bateau par ici.

– Je le vois comme toi. C’est sur ce restaurant que je jetais un coup d’œil. Ça me semble assez bien. Je viendrai manger ici.

Et il remit la voiture en marche.

– Si tu penses que je vais courir le risque de goûter à ta cuisine, tu te trompes royalement.

– Fais-moi une couple d’autres farces comme celle-là quand je serai occupée à la cuisine et tu recevras un couteau par la tête...

Elle s’arrêta brusquement de parler.

– Qu’est-ce que tu as ?

– C’est là, à droite... regarde. Mais c’est un véritable bateau. Moi, je m’attendais à voir un yacht.

– Dis donc, c’est quelque chose ! dit Michel qui émit un sifflement d’admiration.

Deux rangées de peupliers montaient en pointe vers le ciel et encadraient le chemin asphalté qui menait à la maison. Sur le côté, il y avait un assez vaste espace qui servait de stationnement aux voitures des visiteurs.

Candy et son compagnon descendirent de voiture. Une affiche indiquait que toute livraison devait se faire par l’arrière. Michel se dirigea de ce côté.

– Dis donc, pourquoi ne sonne-t-on pas à l’avant ?

– Si Fournet avait engagé de véritables domestiques, je suis certain qu’ils auraient passé par l’arrière. Essaie d’entrer dans ta petite tête que tu n’es rien qu’une petite cuisinière qu’on n’engage que lorsqu’on a besoin d’un supplément de personnel.

Michel s’engagea sur une véritable passerelle. Une galerie entourait le bateau. De gros cordages servaient de garde-fous. La passerelle aboutissait

à une double porte. Michel voulut la pousser, mais elle ne s'ouvrit pas. Près de la porte se trouvait suspendue une cloche ; le détective tira sur la corde.

Fournet parut bientôt. Candy lui présenta son adjoint. L'Haïtien paraissait mal à l'aise. Il hésita avant de murmurer :

– Il y a une chose qui... enfin, qu'il faudrait changer. C'est votre nom.

– Comment ça, changer nos noms ? s'écria Michel. Nous ne sommes pas connus comme notre patron, monsieur Dumont.

– Je parle simplement des prénoms. La cuisinière, tout comme le maître d'hôtel ne se font habituellement appeler que par leurs prénoms. Le vôtre, Michel, ne pose aucun problème mais...

Le grand Beaulac ne put s'empêcher de rire, un rire rempli de complaisance, de satisfaction.

Il déclara :

– Vous avez bien raison, Candy, ça ne fait pas sérieux et Candine... c'est un prénom à coucher

dehors. Tu as sûrement d'autres prénoms, à part celui de Candine ?

– Comme toutes les femmes, je porte celui de Marie, répliqua la jolie blonde sèchement. Ça devrait convenir à une cuisinière, non ?

– Mais c'est parfait, s'écria le Noir. À partir de maintenant, on vous appellera Marie. Suivez-moi, je vais vous faire visiter notre bateau.

La maison était immense. La cale du bateau était devenue le rez-de-chaussée. Il y avait une très grande cuisine, une salle de lavage, une autre pièce servant d'entrepôt, une très belle salle à dîner et, tout au bout, deux chambres.

– Ce seront vos appartements. Il y a une salle de bains avec douche, entre les deux chambres. Ça vous convient ? demanda Fournet.

– Pour moi, c'est parfait. Toi, la Marie ?

Candy haussa les épaules et ne répondit pas.

Le second étage, autrefois le pont du navire, était aussi vaste que le rez-de-chaussée.

– Ici, il n'y a qu'un grand salon et quatre chambres de chaque côté, soit huit en tout. Celle-

ci, tout près de l'escalier qui mène à la cabine du capitaine, c'est ma chambre. Quant aux autres, nous les distribuerons aux invités et à monsieur Dumont. Il y a trois salles de bains sur cet étage-ci.

– Cette porte, demanda Candy, c'est un ascenseur ?

– Oui, monsieur l'a fait installer, car ça l'épuisait trop de monter les escaliers. Maintenant, si vous voulez vous installer dans vos chambres...

– On ne visite pas le troisième étage ?

– Je vous le ferai voir plus tard. Il est moins vaste que les deux autres. Il y a un salon, une salle de bains et la grande chambre de monsieur. Comme monsieur repose présentement, nous risquerions de le déranger.

L'homme de confiance de Brion leur apprit que son patron avait paru en assez bonne santé à son réveil.

– Il est comme un enfant. Il attend cette réception avec impatience. Il y prend même un

malin plaisir. Moi, c'est tout le contraire : cette supposée fête me donne des frissons dans le dos.

Puis, s'adressant à Michel, il lui demanda de le suivre.

– Nous allons laisser Marie s'installer et jeter un coup d'œil sur sa cuisine. J'ai acheté toute la nourriture que vous avez demandée, mademoiselle.

– Nous te laissons à tes chaudrons, Marie.

Michel semblait s'amuser énormément. Fournet lui fit visiter le cellier où le millionnaire conservait les meilleurs crus ainsi qu'un assortiment d'alcools, d'apéritifs et de digestifs.

– Si on vous demande une boisson spéciale, vous savez la préparer ?

– Je me débrouille. Évidemment, faut pas exagérer ! Si on m'arrive avec un nom barbare de boisson exotique, je devrai me débrouiller en disant que nous n'avons pas les liqueurs nécessaires. Mais, je suis certain que ça ira.

Ce n'est que vers trois heures de l'après-midi que Candy et Michel rencontrèrent le

millionnaire. L'homme était couché dans son grand lit. Il était d'une maigreur à faire frémir. Il n'esquissa qu'un sourire, sans dire un seul mot. Il fit un petit signe de la main à Fournet et le domestique comprit qu'il était satisfait et qu'il n'y aurait aucune entrevue.

En sortant de la chambre, Fournet murmura :

– J'ai l'impression que monsieur conserve ses forces pour ce soir. Il veut causer avec tous ses héritiers, un par un. Ça va sûrement l'épuiser. Et il ajouta en soupirant : Si vous saviez comme j'aimerais être rendu à lundi. J'ai l'impression que nous allons vivre une fin de semaine de cauchemar.

*

Ce fut Hélène Gadbois qui arriva la première. Lorsqu'elle se fut installée dans sa chambre, Fournet la mena auprès de son patron et les laissa seuls. L'entrevue dura environ cinq minutes. Lorsque Hélène revint dans le grand salon, elle se

laissa tomber dans un fauteuil.

– Je puis vous servir quelque chose, mademoiselle ? demanda Michel en s’avançant aussitôt.

– Oui, j’en ai besoin. Votre patron est fou, ou quoi ? Il dit que je suis une de ses héritières, mais deux minutes plus tard, il change d’idée.

– Comment ça ?

– Demain, il doit recevoir son notaire. Je ne lui ai pas plu. Il va probablement retirer mon nom de la liste.

Elle se leva brusquement.

– Laissez faire la boisson, je repars tout de suite. J’ai du travail.

Fournet avait tout entendu. Il s’avança rapidement.

– Je ne vous le conseille pas, mademoiselle. Disons que mon maître est très changeant. Demain seulement, il prendra sa décision finale. Si vous quittez la maison, vous ruinez tout à fait vos chances d’hériter.

– Bon, dans ce cas, servez-moi un rhum and coke, ordonna-t-elle à Michel.

Les cinq autres invités arrivèrent à tour de rôle. Il était curieux d'étudier leurs réactions, après leur entrevue avec le grand malade.

Rachel Miron, la danseuse nue qui se faisait appeler « Princesse Sybille », était la moins déçue du groupe. Cette fille, qui annonçait la prostituée sitôt qu'on jetait un regard sur elle, avait déclaré, en entrant dans le grand salon :

– Si j'avais pu demeurer cinq minutes de plus avec lui, j'aurais réussi à le faire changer d'idée. Quand on sait prendre les hommes... Elle avait ajouté, en s'adressant à Michel : Mon beau, tu peux me préparer un Singapour ?

Elle alla tout de suite prendre place près du jeune Sicotte, croisa la jambe afin de mieux révéler le galbe de ses cuisses et se mit à causer avec l'étudiant, cherchant sans doute à le charmer.

Gaston Poirier, le chauffeur de taxi, était le plus silencieux du groupe. Sa fin de semaine était

perdue ; pour lui, c'était une grosse perte d'argent.

Hubert David, le colosse qui adorait se faire appeler Hercule, demanda à Fournet :

– Le petit vieux, il l'a fait, son testament ?

– Mais oui, pourquoi ?

– Tous nos noms sont dessus ?

– Oui.

– Alors, si vous êtes tous d'accord, laissez-moi faire. Je vais lui mettre ma patte autour de la gorge et, dans deux secondes, tout sera fini. On n'aura qu'à faire venir le médecin pour qu'il donne un certificat. Après tout, tuer un mourant, c'est pas un meurtre, christ ! C'est une délivrance.

– Taisez-vous, malheureux, protesta Hélène Gadbois. Monsieur Fournet, vous devriez rapporter les paroles de cette brute à votre patron.

– Oh toi, la « frais-chiée », pette pas plus haut que le trou. Si t'es ici, c'est parce que t'as besoin d'argent comme tous nous autres. T'as pas deviné que je faisais des farces ? Moi, j'f'rais pas de mal

à une mouche. Et, en éclatant de rire, il ajouta :
Surtout pas à Marie, la cuisinière. Vous avez vu
la « shape » ? Y se prive pas, le vieux ! Il a dû la
choisir dans le Playboy, celle-là.

Quant à Armand Crépeau, il était le meilleur
« client » de Michel. Il était arrivé depuis une
heure à peine et il avait déjà ingurgité quatre
scotchs et deux bières.

– Au train où il boit, songea Michel, il sera
complètement ivre avant la fin de la soirée.

Crépeau cherchait à blaguer avec Rachel
Miron, mais la danseuse préférait de beaucoup un
jeune comme André Sicotte. Comme le jeune
homme ne semblait pas vouloir se laisser
charmer, elle jeta son dévolu sur le lutteur, tout
en ne négligeant pas Michel, chaque fois que ce
dernier entrait dans le salon.

Vers onze heures, tous les invités décidèrent
de se retirer dans leur appartement.

Avant de descendre à sa chambre, Michel
demanda au Noir :

– Vous êtes satisfait ?

– Tout s’est assez bien déroulé, répondit Fournet. Mais si j’étais à la place de monsieur, je rayerais tout de suite quelques noms.

– Lesquels ?

– Tout d’abord, l’ivrogne. Il ne pense qu’à boire. S’il hérite, il dépensera le tout en moins d’un an. Et puis, je déteste cette danseuse. Tout ce qui semble compter pour elle, ce sont les hommes. Vous avez entendu, tantôt, quand j’ai demandé aux invités de fermer leur porte à clef ? Elle a répondu : « La mienne, je la laisse ouverte. Si un de ces messieurs s’ennuie, il peut venir causer. » Ça voulait tout dire. Enfin, il y a ce gros homme, le lutteur. C’est un rustre, il n’a aucune éducation. Quant aux trois autres, disons qu’ils sont plus sympathiques.

Le grand Beaulac s’informa de Brion.

– Je suppose que vous allez jeter un coup d’œil sur lui avant la nuit ?

– Oh non, je ne veux pas le déranger. Vers sept heures, je lui ai apporté son jus d’orange. Ses somnifères sont près de lui. S’il a besoin de

quelque chose, il me sonnera ; sinon, je ne dois pas aller le voir.

Mais, le lendemain matin, tout le monde fut éveillé par les appels de Fournet.

– Levez-vous tout le monde. Vite, debout !

Candy, qui était en train de préparer le déjeuner, monta rapidement à l'étage.

Déjà, Michel, Hélène Gadbois et Hubert David entouraient l'homme de confiance. Fournet avait de la difficulté à parler.

– Mais qu'est-ce qui se passe ?

– Monsieur... je l'ai trouvé... il est... il est mort !

Cette phrase jeta un froid parmi tous les invités. Rachel qui venait de paraître en déshabillé dans l'escalier, s'écria :

– C'est regrettable, mais on n'est pas pour se mettre à pleurer. Nous héritons tous !

– Christ ! Elle a raison, murmura le lutteur.

Armand Crépeau qui, quelques secondes plus tôt, se tenait la tête à deux mains, tant il avait mal

aux cheveux, se leva de son fauteuil, comme mû par un ressort.

– C’est vrai, on hérite tous de deux cent mille dollars. Hé, Michel, sers-nous à boire. Faut fêter ça.

Tous n’étaient pas d’accord avec l’ivrogne. Plusieurs voulaient d’abord déjeuner, mais la cuisinière avait disparu. On la chercha à la cuisine mais elle n’était pas là.

– Où est-elle donc passée ? demanda Fournet.

Juste à ce moment, la porte de l’ascenseur s’ouvrit et Candy parut. Elle se tourna du côté du Noir.

– Je voudrais vous parler, seule à seul !

– Venez avec moi, fit Fournet.

Michel les suivit en disant aux autres invités qu’il allait préparer les consommations dans la chambre de Fournet.

Le trio se réunit.

– Vous avez appelé le médecin ? demanda Candy.

– Pas encore ! Pourquoi ?

– Pendant que vous étiez tous au salon, dit Candy, je suis montée à la chambre de monsieur Brion.

– Quoi ? Vous avez osé ! s'écria Fournet.

– Écoutez, nous sommes ici pour aider le patron dans son enquête, déclara Candy. Je crois que vous devriez prévenir la police, car Francis Brion a été assassiné !

V

Neuf suspects

Si on avait annoncé la fin du monde à l'Haïtien, il n'aurait pas paru plus surpris.

– Impossible, « mamoiselle » ! « Mamoiselle » se t'ompe sû'ement !

Il en oubliait son excellent français ; son parler petit-nègre prenait le dessus.

– Qu'est-ce qui te fait dire ça ? demanda rapidement Michel à Candy.

– Monsieur Brion, nous l'avons constaté, a un homme de confiance qui lui est entièrement dévoué et ce, depuis des années. De plus, une infirmière lui rendait visite régulièrement. Alors, comment expliquer que monsieur Brion n'ait plus de somnifères ?

– Monsieur n'a jamais manqué de pilules,

mademoiselle, s'écria Fournet, qui avait repris son parler normal. Ça, je puis vous l'assurer.

– C'est ce que je croyais, reprit Candy avec un étrange sourire. Combien lui restait-il de somnifères, hier soir ?

– Au moins une dizaine. Candy sortit un contenant de plastique de sa poche de tablier.

– C'est là-dedans que se trouvaient ses cachets ?

– Oui, mais monsieur ne touchait jamais au tube. Je plaçais deux pilules près de son verre de jus d'orange. Il ne prenait parfois qu'un comprimé, mais la plupart du temps il avalait les deux.

La blonde cuisinière semblait encore plus certaine de ses déductions.

– Ça explique tout, s'écria-t-elle. Monsieur Brion ne touchait jamais au contenant. Donc, il n'a pu se rendre compte que tous les cachets avaient disparu.

Fournet et Michel poussèrent la même exclamation.

– Quoi ?

– J’ai trouvé ce tube vide sur la table de chevet. Hier soir, n’importe quel invité a pu sortir du salon, monter à la chambre du vieux pour lui dire un mot ou deux et en profiter pour vider le tube dans le verre de jus d’orange. Avant de s’endormir, monsieur Brion a pris son jus et voilà ! Il est mort durant la nuit, sans même s’éveiller.

Michel s’éloigna rapidement.

– Où vas-tu ? lui cria Candy.

Le jeune détective ne répondit pas. Il descendit rapidement à la cuisine où il trouva un téléphone. Immédiatement, il appela à Montréal et put rejoindre le Manchot, à qui il raconta ce qui s’était passé.

– Candy n’en fera jamais d’autres, dit le Manchot, qui ne semblait pas de bonne humeur. On dirait qu’elle prend plaisir à se mettre les pieds dans les plats.

– Comment ça ?

– Elle a bien fait d’aller jeter un coup d’œil

dans la chambre de la victime. Ses conclusions sont sans doute exactes, mais elle n'aurait jamais dû toucher au tube de somnifères. Maintenant, non seulement ses empreintes sont sur le tube, mais elle a probablement effacé celles de l'assassin. Avez-vous prévenu la police officielle ?

– Pas encore.

– Faites-le sans tarder. Surtout, que les invités demeurent tous dans la maison ! Ne laissez partir personne ! Je vous rejoins le plus tôt possible.

– Vous serez ici dans deux ou trois heures ?

– Beaucoup plus tôt que ça !

– Voyons, boss, c'est impossible ! murmura Michel. On est à plus de 100 milles de Montréal.

– J'appelle mon ami Goulet. S'il est libre, j'arriverai à Mont-Carmel en hélicoptère.

Et brusquement, le Manchot raccrocha.

« Torrieu, pensa Michel, ça va faire bizarre ! Un bateau et un hélicoptère sur le même terrain, en plus de plusieurs automobiles. Il n'y manquera plus qu'un sous-marin. »

Il alla immédiatement retrouver Candy et l'Haïtien.

– D'où viens-tu ?

– J'ai prévenu le boss, dit-il. Il vient nous rejoindre. Vous, Fournet, voyez à ce que tous les invités demeurent sur les lieux. Moi, je vais communiquer avec la police officielle.

– Est-ce que je leur dis que vous croyez à un assassinat ? demanda Fournet.

– Non, ne prévenez personne. Dites-leur que vous êtes entré en communication avec le médecin de monsieur Brion et que ce dernier vous a conseillé de prévenir les autorités. Vous pouvez toujours parler de la disparition des somnifères car, en fin de compte, il faut leur donner une raison.

Le domestique s'éloigna aussitôt.

– Et moi, demanda Candy, qu'est-ce que je fais ?

– Occupe-toi de tes oignons ou, si tu préfères, de ta cuisine. Il y aura peut-être plus d'une douzaine de bouches à nourrir lorsque la police

arrivera.

– Au diable, la cuisine ! s'écria Candy. Moi, je lâche tout et je redeviens détective.

– Il n'en est pas question, répliqua Michel sèchement.

La grassouillette blonde mit ses deux poings sur ses hanches et prit un ton révolté :

– Vas-tu me donner des ordres maintenant ?

– Laisse-moi diriger l'enquête ! Toi, tu as assez fait de bêtises comme ça.

– Des bêtises ?

– Mais oui, idiot ! On doit pas toucher à un indice aussi important qu'un tube de somnifères. C'est incroyable ! Je te dis, ma fille, que tu en as beaucoup à apprendre avant de devenir une détective acceptable. Allons, donne-moi ce tube ! Je vais aller le remettre en place, après y avoir fait disparaître tes empreintes digitales.

Candy mit la main dans la poche de son tablier, sortit le petit tube et le lança à la figure de Beaulac. Elle sortit de la chambre en claquant la porte derrière elle.

Michel se rendit à la salle à dîner. Comme tous les invités se trouvaient dans le grand salon, il en profita pour téléphoner à la Sûreté du Québec.

Imitant le parler de Fournet, il déclara :

– Mon patron est décédé et moi, je n’aime pas ça du tout. Il avait, sur sa table de chevet, un tube rempli de somnifères et il est vide. Monsieur a dû être assassiné.

– À moins qu’il se soit suicidé, fit le policier au bout de la ligne. Nous connaissons bien monsieur Brion dans la région. Il souffrait beaucoup ces derniers temps.

– Je n’avais pas pensé à ça, murmura Michel, oubliant tout à coup son accent.

Heureusement pour lui, le policier, à l’autre bout du fil, n’avait pas bien compris.

– Qu’est-ce que vous dites ?

– Moi, je crois au meurtre, fit le détective en reprenant le parler de Fournet. Tous ceux qui vont hériter de la fortune de monsieur sont à la maison. Ils ont tous couché ici.

– Qu'est-ce que vous dites ? Les héritiers ? et le policier ajouta aussitôt : Nous envoyons immédiatement une équipe.

Michel raccrocha. Avant de se rendre au grand salon, il prépara plusieurs verres. Déjà, il connaissait les goûts des invités.

Fournet venait d'apprendre à tous ceux qui étaient là que la mort de Francis Brion lui semblait suspecte.

– Envoie ! fit Crépeau. Dis-le carrément que tu penses que l'un de nous a tué le vieux !

Voyant paraître Michel, il se jeta presque sur lui.

– Il était temps que tu arrives, toi. J'ai sonné au moins dix fois.

Il prit deux verres au hasard et les vida d'un seul coup.

Brusquement, Rachel Miron, dont le déshabillé transparent cachait mal la nudité, éclata de rire.

– Moi, je suis pas inquiète. Si quelqu'un a empoisonné le bonhomme durant la nuit, ça peut

pas être moi. J'ai jamais été seule dans ma chambre.

Ses yeux se promenèrent sur tous les hommes qui se trouvaient là.

– N'écoutez pas cette fille, murmura Sicotte. Elle serait prête à salir la réputation de n'importe qui.

– Allons, allons, du calme, fit Michel, tout en distribuant des verres à ceux qui en désiraient. Quand une personne n'a rien à se reprocher, elle n'a pas à être inquiète.

Le lutteur se trouvait derrière Beaulac. Il lui toucha à l'épaule :

– Toi, le cure-dent, mêle-toi de ce qui te regarde !

Hélène Gadbois, cette supposée grande dame, paraissait la plus calme de tous les invités.

– Monsieur Hercule, dit-elle posément, vous oubliez une chose. Le maître d'hôtel, la cuisinière et même monsieur Fournet deviennent des suspects, s'il y a eu meurtre.

– T'as raison, répondit le colosse. Marie, la

cuisinière, j’y fais pas confiance. Elle a pas plus l’air d’une domestique que moi j’ai l’air d’un danseur de ballet.

Depuis quelques instants, Michel regardait autour de lui. Il s’avança vers Fournet et lui demanda à voix basse :

– Où est Poirier, le chauffeur de taxi ?

– Il doit être à sa chambre, en train de s’habiller, répondit l’Haïtien à haute voix.

Rachel, la « Princesse Sybille », quitta son siège et, en se déhanchant, s’avança vers les deux hommes.

– C’est de Gaston que vous parlez ?... Je veux dire, monsieur Poirier... Ne le cherchez pas à sa chambre, il est parti.

– Qu’est-ce que vous dites ? s’écria Michel.

– Il m’a dit qu’il en avait assez d’attendre. Il ne voulait pas perdre sa journée. Il m’a dit comme ça : « Si j’hérite, tant mieux ! On me préviendra ; mais j’en ai plein le dos de ne rien faire. » Je suis allée le reconduire jusqu’à la porte. Nous nous sommes embrassés longuement

avant qu'il parte.

Hélène Gadbois qui se trouvait tout près, s'éloigna en haussant les épaules.

– Vous me dégoûtez !

– Il y en a qui désirent du café ?

Tous se retournèrent. Candy était dans la porte, un plateau rempli de tasses fumantes entre les mains. En passant près de Michel, elle murmura :

– Suis-moi à la cuisine, j'ai deux mots à te dire.

Quelques instants plus tard, Candy sortait du salon, bientôt suivie de Michel.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

Elle sortit un petit calepin de la poche de son tablier.

– Tiens, fit-elle en déchirant une feuille et en la tendant à son compagnon.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Le numéro de plaque d'immatriculation de la voiture de Gaston Poirier. Hier, j'ai relevé tous

les numéros de plaque des invités qui possèdent une voiture. Et elle ajouta avec un sourire moqueur : Après tout, nous sommes ici pour faire enquête. Mais ça prend un détective qui a une tête sur les épaules pour penser à ça, pas un amateur.

Elle s'éloigna avec un air triomphant. Michel jeta un coup d'œil sur la petite feuille que Candy venait de lui remettre.

« Je me demande si je devrais communiquer immédiatement avec les policiers et faire intercepter la voiture de Poirier. »

Mais, au bout d'un moment, il décida d'attendre. Les policiers ne tarderaient sûrement pas et on risquait de lui poser beaucoup de questions au téléphone.

Il alla retrouver Candy à la cuisine.

– Tu sais qu'on va probablement nous considérer comme suspects ?

– Non !

– Mais oui, il faudra expliquer notre présence ici et ce ne sera pas facile. Tous les héritiers nous considéreront comme des ennemis quand ils

apprendront qui nous sommes. Nous dirons tout aux policiers. Sinon, nous risquons d'avoir des ennuis.

– Toi, j'ai l'impression que tu as commis une bêtise, lança Candy.

– Pas exactement une bêtise, répondit Michel après avoir hésité un bref instant. Mais, la nuit dernière, j'étais inquiet et j'ai fait par deux fois le tour de tous les appartements. Je suis même monté jusqu'à la cabine du capitaine. À un certain moment, alors que je me trouvais dans le corridor du second, j'ai entendu une porte se refermer.

– Tu crois qu'on a pu te voir ?

– Possible ! Si quelqu'un s'est rendu compte que je suis monté au troisième...

– Et c'est toi qui m'accusais de commettre des idioties ! Au lieu de demeurer ici, tu serais beaucoup mieux de te tenir au grand salon. D'autres invités peuvent avoir l'idée de fuir... Et puis, ce n'est pas tout ! S'il y a un assassin dans cette maison, rien ne nous dit qu'il sera pas tenté

de poursuivre ses meurtres.

– Tu crois réellement qu’il peut tenter de tuer quelqu’un d’autre ? demanda Beaulac, inquiet.

– Pourquoi pas ? Ils sont six à se séparer près d’un million. Si l’un d’entre eux disparaît, la part des cinq autres va augmenter considérablement et...

Tous les deux s’arrêtèrent de parler. Un cri, un véritable cri de mort poussé par une femme venait de se faire entendre. Michel et Candy s’élancèrent vers l’escalier.

Ils arrivèrent au second étage. Tout le monde était là, ou presque. On se bousculait dans le couloir.

– Qu’est-ce qui s’est passé ? cria Michel.

– T’en fais pas, mon beau ! dit Rachel en s’approchant de lui. C’est Hélène Gadbois, la grande dame, qui s’énerve.

Armand Crépeau s’avança à son tour vers Michel, en titubant légèrement.

– Tout ça, c’est de votre faute, bougonna-t-il.

– Dites donc. J'étais même pas ici, protesta Beaulac.

– Non, mais moi, j'ai soif et vous ne répondez jamais quand on vous sonne. Alors, j'ai pris l'ascenseur. J'ai un 40 onces dans ma chambre. Seulement, quand je suis descendu de l'ascenseur, je me suis mal orienté et je me suis trompé de chambre. C'est aussi simple que ça.

Hubert « Hercule » David trouvait la situation très drôle. Il riait d'une façon grotesque.

– Ça l'a surprise en christ, la Gadbois ! Elle était à poil.

– Toi, baquet, fit Crépeau, exagère pas. Elle était peut-être à moitié vêtue ; j'ai même pas eu le temps de la voir.

– J'ai cru qu'on venait de commettre un autre meurtre, murmura le jeune Sicotte. Poirier a bien fait de partir ; je vais faire la même chose que lui. On ne peut plus respirer dans cette atmosphère lugubre avec ce mort, en haut.

Mais Fournet, sur un signe de Michel, intervint rapidement.

– Je vous conseille de demeurer ici, monsieur Sicotte. Les policiers ne veulent pas que vous quittiez la maison.

– Es-tu calmée, la folle ? cria à tue-tête Crépeau, qui était passablement ivre.

Hercule lui mit la main sur l'épaule.

– Pas si fort, veux-tu ? Je te conseille d'aller t'étendre sur ton lit ; t'es paqueté, tu sais plus ce que tu dis.

Sous l'effet de l'alcool, Crépeau devenait violent. Aussi, sans avertissement, il décocha un coup de poing qui atteignit le lutteur à la joue. Mais l'athlète ne sourcilla pas. Pour lui, cette taloche était presque une caresse.

De sa main gauche, il saisit l'ivrogne par la chemise, à la hauteur de la poitrine, le souleva comme s'il s'était agi d'un poulet et le gifla de toutes ses forces.

– Je te conseille de pas recommencer. Ouvrez sa porte de chambre.

Comme personne ne bougeait, il cria, impatienté :

– La porte, que j’ai dit ! plus vite que ça.

Michel comprit que le colosse ne plaisantait pas. Aussi, il fit un signe à Fournet, qui s’empressa d’ouvrir toute grande la porte de la chambre de Crépeau. David y projeta l’ivrogne comme s’il avait été une balle. Crépeau atterrit sur le dos, au centre du lit.

– J’ai l’impression qu’il va être tranquille pour un moment.

– Si tout le monde demeurait dans sa chambre jusqu’à l’arrivée des policiers, suggéra Candy, il me semble que ce serait beaucoup plus tranquille.

– Toi, la cuisinière, on peut se passer de tes conseils, lança Rachel en toisant Candy du regard. On te demande pas où t’as pris tes cours de cuisine. Des filles de ton genre, j’en rencontre tous les jours.

Candy allait répliquer vertement mais son regard croisa celui de Michel et elle comprit qu’il était préférable de ne pas insister.

Le jeune Sicotte se dirigea vers sa chambre.

– Mademoiselle Marie a quand même raison.

Si on me cherche, on saura où me trouver.

Et il s'enferma dans sa chambre. Après une courte hésitation, Rachel Miron et Hubert « Hercule » David l'imitèrent. Fournet poussa un soupir de soulagement et se dirigea vers le grand salon ; Candy emprunta l'escalier qui menait à la cale et à la cuisine. Quant à Michel, il allait s'éloigner lorsqu'il entendit une porte s'ouvrir.

– Hé, maître d'hôtel ! Il se retourna. Crépeau était debout dans la porte de sa chambre.

– J'ai du fort, mais pas de bière. Pourrais-tu m'en monter ?

– Voulez-vous un conseil ? dit Michel en s'approchant de lui. Cessez donc de boire. La police ne tardera pas et si vous continuez de cette façon, ça pourrait vous causer des tas d'ennuis.

Crépeau se mit à crier comme un enragé :

– T'es payé pour nous servir ! Alors, obéis ! Si j'ai des ennuis avec la police, j'en connais d'autres qui dormiront peut-être derrière les barreaux, cette nuit, si je raconte tout ce que je sais.

Tout le monde devait avoir entendu la déclaration de l'ivrogne. Crépeau, craignant de voir paraître le lutteur, referma rapidement la porte de sa chambre.

« Je me demande ce qu'il a voulu insinuer. Si Brion a été assassiné, se pourrait-il que Crépeau connaisse le coupable ? »

VI

Un sergent détestable

Deux voitures de la Sûreté du Québec venaient de s'arrêter devant la maison de Francis Brion. Quatre hommes en descendirent. Ils se dirigèrent vers le pont avant, là où se trouvait la porte principale. Quelques secondes plus tard, on entendait résonner la grosse cloche.

Gérard Fournet alla ouvrir.

– Messieurs ?

Celui qui semblait diriger le quatuor jeta un regard hautain sur l'homme de confiance de Brion.

– C'est toi qui as appelé la police ?

Dès sa première phrase, le policier avait décidé de tutoyer l'Haïtien ; il le considérait sans doute comme un être inférieur.

– C’est-à-dire que...

– C’est toi ou c’est pas toi ? Le gars qui a téléphoné, qu’on m’a dit, avait un drôle d’accent.

Fournet ne comprenait pas exactement ce qui se passait. C’était pourtant Michel qui avait logé l’appel. Le domestique contourna habilement la question en répondant :

– Nous avons fait appel à vous, car mon patron, monsieur Brion, est mort au cours de la nuit et il est possible que ce ne soit pas une mort naturelle.

– Qu’est-ce que tu connais là-dedans, toi, le nègre ? T’es policier ?

– Non, mais...

– Moi, je suis le sergent-détective Potvin de la SQ, région de Shawinigan.

– Je connais le millionnaire qui habite cette maison, murmura un des hommes qui accompagnaient le sergent.

– Moi aussi, fit le sergent sèchement. Je me suis toujours demandé qui était ce fou qui avait fait installer un bateau sur son terrain.

Du revers de la main, il écarta Fournet et entra. Ceux qui l'accompagnaient le suivirent dans le grand salon.

– Comment t'appelles-tu ? fit-il en se retournant vers l'Haïtien.

– Mon nom est Gérard Fournet.

– Tu vas pas essayer de me faire croire, que toi, un nègre, tu portes un nom québécois ?

– Je ne suis pas Québécois, mais Haïtien. Je suis à l'emploi de monsieur Brion depuis plusieurs années. Ce matin, j'ai trouvé monsieur mort dans son lit. La mort paraissait naturelle, mais ce n'est que plus tard que j'ai été mis au courant, au sujet des somnifères.

– Allez jeter un coup d'œil sur le corps, ordonna le sergent-détective à ceux qui l'accompagnaient. Où est la chambre ?

– À l'étage supérieur. Je vais vous accompagner.

– Non, reste ici, j'ai à te causer. Ils sauront bien trouver l'endroit.

Les deux policiers et le médecin disparurent

dans l'escalier.

– T'habites seul avec ton millionnaire ?

– Ordinairement, oui ! Mais depuis hier, nous avons des visiteurs. En tout, à part monsieur, nous étions neuf à coucher ici la nuit dernière.

Le sergent s'assit sur le divan, étendit les jambes et posa les pieds sur une table de grande valeur. Fournet faillit intervenir, mais il se retint. Potvin tira de sa poche un calepin et un stylo.

– Vas-y, je t'écoute ! raconte-moi ce qui s'est passé !

Fournet raconta comment, quelques heures plus tôt, il avait trouvé son maître, mort, dans son lit.

– Ce n'est que plus tard qu'on s'est rendu compte que le tube contenant les somnifères de monsieur était complètement vide.

– Paraît que le millionnaire était fini, qu'il souffrait du cancer. C'est vrai ?

– Oui !

– Pas surprenant qu'il se soit suicidé. C'est pas

la première fois que ça arrive. C'est toi qui as agi en idiot en laissant les pilules à sa portée. La mort de ton boss, ç'a pas l'air de te causer beaucoup de peine ?

Fournet ne répondit pas.

– Ton patron est presque mourant et toi, tu organises un petit party pour la fin de semaine. T'as une curieuse façon de soigner les malades.

– Je vous demande pardon, protesta le Noir. Ce n'est pas moi mais monsieur qui a invité tous ces gens ; ce sont ses héritiers.

– Ses héritiers ? s'exclama le sergent. Tiens, tiens, ça devient intéressant ! Donc, les invités sont les parents du mort ?

– Pas du tout, il ne les connaissait même pas !

Brusquement, le sergent se leva.

– Écoute, Blackie, tu ferais mieux de ne pas me prendre pour un cave, O.K. ? J'suis pas né d'hier. Alors ton histoire d'héritiers qui connaissent même pas celui qui va leur léguer sa fortune, ça tient pas debout.

– C'est pourtant la vérité, fit une voix.

Le sergent Potvin se retourna. Un homme, en livrée de domestique, se tenait dans la porte du salon.

– Qu'est-ce que vous avez à vous mêler à la conversation, vous ?

– C'est que... je pense pouvoir vous aider.

– J'ai jamais eu besoin de l'aide d'un domestique, ricana le sergent.

– Voyez-vous, je suis pas véritablement le maître d'hôtel. Mon nom est Michel Beaulac. Ça vous dit quelque chose ?

– Que vous vous appeliez Dupont ou Durand, que voulez-vous que ça me fasse ? répliqua Potvin en haussant les épaules.

– Je suis détective privé, continua Michel sans se décourager. Mon patron se nomme Robert Dumont ; on le connaît mieux sous le nom du Manchot.

– Il manquait plus que ça, lança le sergent en levant les deux bras en l'air. Des amateurs qui se mêlent de cette affaire ! Qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu ?

Michel trouvait le policier provincial plutôt antipathique et Potvin ne faisait rien pour arranger les choses.

– Je ne demande pas mieux que de vous faire mon rapport, fit le grand Beaulac. Nous sommes ici pour aider la Justice. Monsieur Fournet vous a dit la vérité au sujet des héritiers.

Le sergent retomba sur le divan, mais cette fois, au soulagement de l'Haïtien, il ne déposa pas ses pieds sur la table.

– Bon, je vous écoute ! Vous, d'abord, Beaulac, dites-moi ce que vous savez.

– Mon histoire va vous paraître incroyable et pourtant, c'est la vérité, commença Michel.

Il raconta au sergent-détective comment Francis Brion avait retenu les services de l'agence de détectives le Manchot. Potvin prenait des notes de temps à autre. Tout au long du récit, il ne posa pas une seule question.

L'assistant du Manchot parla ensuite de la découverte macabre faite par l'Haïtien et, enfin, tira ses propres conclusions en rapportant

l'incident du tube de somnifères. Lorsqu'enfin Beaulac se tut, il y eut un long silence ; puis, sans même le regarder, le sergent lui demanda :

– Je suppose que vous avez touché à ce tube ?

Michel hésita. Devait-il tout dire à Potvin ? Il comprit rapidement que, de toute façon, le sergent finirait bien par découvrir la véritable identité de Candy.

– Ce n'est pas moi qui ai remarqué ce tube. C'est Marie ou, si vous préférez, Candy.

– Qui c'est, celle-là ? Elle porte deux noms ? demanda Potvin, en fronçant les sourcils.

– C'est mon assistante, Candy Varin ! Mais ici, on la croit engagée pour faire la cuisine et elle se fait appeler Marie.

– Oh non ! Pas une femme détective amateur en plus ! s'écria le sergent. Enfin, je suis quand même chanceux ; j'aurais pu également avoir votre « Manchot » sur les bras.

Michel se garda bien de lui dire que son patron ne tarderait pas à apparaître.

Au moment où Potvin allait s'adresser de

nouveau à Michel, le médecin parut dans l'escalier.

– Sergent !

– Oui, qu'est-ce qu'il y a ?

– J'ai examiné le corps ! Aucun doute possible, il a pris un peu trop de somnifères. À première vue, ça semble être un suicide. Il y a une seule chose que je trouve suspecte.

– Quoi donc, doc ?

– Il y avait sur la table de chevet un verre, qui contenait du jus d'orange ainsi qu'un tube de somnifères vide, répondit le médecin. Or, s'il y a des empreintes digitales sur le verre, il n'y en a pas sur le tube ; d'après moi, le tube a été essuyé.

Potvin parut fort intéressé.

– Tiens, tiens ! Pourquoi le millionnaire aurait-il pris la peine d'essuyer le tube après avoir mis les capsules dans son jus d'orange, s'il voulait se suicider ?

– C'est pour cette raison que j'ai cru, sergent, que ce pouvait être un meurtre, crut bon d'ajouter Michel.

– Potvin se retourna brusquement vers Beaulac et le foudroya du regard.

– Vous, je ne vous demande pas votre avis !

– Tout de même, sergent, après avoir tiré ces conclusions, j’ai pensé...

Le sergent-détective n’était pas un ange de patience. Il cria :

– Non mais, avez-vous fini ? Je ne veux plus entendre un mot de vous.

– Comme vous voudrez, dit Michel. Je me retire à la cuisine. Mais, avant de sortir, il ajouta : Moi, je voulais vous rendre service en vous laissant savoir que, malgré mes conseils, un des invités a quand même quitté la maison.

– Quoi ? s’écria Potvin, un des héritiers est parti après la mort de Brion ?

– Oui !

– Vous ne pouviez pas le dire plus tôt ?

– Torrieu ! Exagérez pas ! Ça fait cinq minutes que vous m’ordonnez de me la fermer. Alors, moi, j’ parle plus, et tout ce que je sais, je le garde

pour moi.

Malgré les protestations de Potvin, Michel s'éloigna sans même se retourner.

– Qui est-ce, celui-là, demanda le médecin légiste.

– Un détective amateur qui essaie de jouer au professionnel. Vous avez terminé, en haut ?

– Moi, oui ! Arnel et Gendron continuent de fouiller la chambre. Ils ont mis le verre de côté, le tube à pilules... en un mot, il n'y a pas grand-chose à faire pour le moment. Je vais ordonner qu'on transporte le corps à la morgue et on pratiquera l'autopsie. On pourra alors connaître l'heure approximative du décès.

Avant de s'éloigner, le docteur Loïselle ajouta :

– Si vous voulez mon avis, Potvin, l'enquête ne sera pas difficile à mener.

– Vous dites toujours ça, vous autres, les coroners. Vous vous prenez pour des phénix.

– Pas du tout ! Mais qui serait assez idiot pour tuer un homme qui n'en avait plus que pour

quelques semaines à vivre... et je suis généreux. On n'assassine pas un mourant.

Une fois le médecin parti, le sergent-détective ordonna à Fournet.

– Monte à la chambre de ton patron, Blackie, et dis à mes hommes de descendre. Ensuite, préviens tous les autres de se réunir. C'est la plus grande salle, ici ?

– Non, il y a le grand salon !

– Bon, qu'ils se réunissent, tous là. On les interrogera un par un. Tu vas mettre un appartement à ma disposition.

– Je puis vous offrir ma chambre ; elle se trouve tout près de l'escalier.

Potvin considéra le Noir des pieds à la tête.

– Tu dis que tu es Haïtien, toi ? Faudra le prouver, hein ? Je sais comment parlent les gens de ton pays. Il en pleut des Haïtiens, au Québec, depuis quelques années et ils n'ont pas le même accent que toi.

– Ça fait des années que j'ai quitté mon pays, crut bon de remarquer Fournet. J'ai toujours vécu

depuis avec des Québécois.

– Tu m’expliqueras tout ça quand je te questionnerai plus à fond.

Comme l’Haïtien allait disparaître dans l’escalier, le sergent lui cria :

– Je vais commencer par toi et t’as besoin de dire la vérité ! Sans ça, tu vas t’apercevoir que j’ai plus d’un truc dans mon sac pour délier les langues.

Fournet monta une marche, mais de sa voix sèche, Potvin sembla le clouer sur place :

– Attends que j’aie fini de parler avant de t’éloigner. Tu demanderas aux deux détectives amateurs de rejoindre les autres. Je les veux tous ensemble, compris ? Maintenant, tu peux y aller.

Le plus jeune des trois détectives se nommait Arnel. C’est lui qui surveillait tous ceux qui, pour obéir aux ordres du détestable sergent Potvin, s’étaient rassemblés dans le grand salon.

Michel avait voulu servir à boire à tout le monde, mais le jeune policier lui avait ordonné de ne pas bouger.

– Vaut mieux obéir aux ordres du sergent !

Candy, assise dans un large fauteuil, semblait conquise par ce jeune policier. Michel l'avait surprise en train de lui lancer quelques-unes de ses œillades assassines.

– Capitaine, murmura Candy.

Le jeune détective Arnel tourna la tête.

– C'est à moi que vous parlez, mademoiselle ?

– Oui, approchez...

Le jeune policier semblait intimidé. Le titre que lui avait décerné la jolie blonde l'avait fait rougir comme un collégien pris en faute.

– Je suis simple détective !

Ses yeux se promenèrent sur les jambes de Candy et remontèrent lentement jusqu'aux cuisses, que la jupe, très courte, découvrait presque entièrement. Consciente de l'étude anatomique du policier, Candy croisa lentement la jambe et susurra :

– Il semble très sévère, votre sergent !

Elle ne voulait pas que les autres suivent sa

conversation, Michel avait rapidement compris que son acolyte cherchait à se faire un allié parmi les policiers.

– C’est un excellent enquêteur ! répondit Arnel sans se compromettre.

– Peut-être, mais selon mon ami Michel, il a un caractère de cochon.

Arnel n’osa pas répondre, mais son silence était presque une approbation.

– Il vous a dit que j’étais une femme détective ?

La surprise qui se peignit sur la face du jeune homme indiquait qu’il n’en savait rien.

– Nous sommes même deux. Le maître d’hôtel est mon « assistant ». Tous les deux, nous travaillons pour le Manchot. Vous avez entendu parler de lui, je suppose ?

Arnel avait dû se rapprocher un peu plus pour entendre ce que Candy disait ; cette dernière crut bon d’expliquer :

– Les autres invités ignorent qui nous sommes.

– Le Manchot ? dit Arnel. Vous voulez parler du policier Robert Dumont ?

– Oui.

– Mais que faites-vous ici ?

– Une enquête ! Nous savions que Brion allait être tué... du moins, qu'il allait mourir cette fin de semaine.

– Vous avez dit tout ça au sergent ? demanda le policier.

– Non ! Michel a voulu lui expliquer le but de notre présence ici, mais votre sergent n'a même pas voulu l'écouter. Il aurait dû ! Ça l'aurait aidé dans son enquête. Nous en savons passablement long. Mais je ne dirai rien... du moins, pas au sergent s'il se montre aussi désagréable. Vous êtes dans la police depuis longtemps ?

– Quatre ans ! Mais j'en suis à mes débuts dans une escouade spécialisée.

– Quatre ans ? s'exclama Candy, en feignant la surprise. Ça se peut pas, vous deviez être trop jeune. Ah, si tous les policiers étaient comme vous, ce serait un charme d'exercer notre métier,

soupira la jolie blonde. Comment vous appelez-vous ?

– Sylvain Arnel.

– Quand nous serons seuls, Sylvain, je vous dirai tout ce que je sais. Ce serait merveilleux si vous pouviez résoudre le mystère entourant la mort de monsieur Brion avant même que votre sergent y ait compris quelque chose.

Comme le jeune homme ne répondait pas, Candy ajouta :

– Mais pour ça, il faudra nous aider, Michel, moi... et le Manchot.

– Robert Dumont est ici ? demanda Arnel en regardant autour de lui. Pourtant, je ne l’ai vu nulle part.

– Il ne tardera pas. Votre sergent a décidé de procéder aux interrogatoires de chacun des invités. J’ai l’impression que ce sera très long. Vous, Sylvain, vous montez la garde. Votre devoir est de nous empêcher de sortir d’ici, n’est-ce pas ?

– Exactement !

– Lorsque monsieur Dumont arrivera, votre sergent n'en aura probablement pas connaissance. Je suis certaine que Robert voudra jeter un coup d'œil sur la victime et commencer son enquête sans avoir le sergent dans les jambes.

Arnel venait de comprendre.

– Je ne pourrai pas permettre à monsieur Dumont de...

– Mais personne ne le saura. Moi, je vous tiendrai au courant de tout ce qu'il découvrira. Songez à l'avancement que ça peut vous apporter...

Candy avait rarement vu un policier aussi embarrassé. La proposition de l'assistante du Manchot l'intéressait. Mais il semblait craindre les réactions du sergent Potvin. Enfin, la beauté de Candy ne le laissait sûrement pas insensible. Depuis quelques minutes, il ne s'occupait même plus des autres invités. Quelqu'un aurait même pu sortir du salon, sans qu'il s'en rendît compte.

– Vous croyez que monsieur Brion a été assassiné ? demanda-t-il. Le médecin légiste dit

que c'est un suicide... Gendron et moi, nous sommes du même avis. Quant au sergent, il ne dit jamais ce qu'il pense.

Candy, sans doute fatiguée d'être assise, se leva. Arnel était si près d'elle que les deux corps se frôlèrent ; le policier recula, tout en croyant nécessaire de s'excuser.

– Sitôt que vous en aurez la chance, vous viendrez me rejoindre à la cuisine, susurra Candy. Nous pourrions même nous retirer dans ma chambre ; comme ça, nous serons sûrs de ne pas être entendus.

Enfin, Candy voulut savoir si sa manœuvre de séduction avait réussi. Elle déclara :

– Il faut absolument que je m'occupe des repas. Il y a plusieurs bouches à nourrir ici et l'heure du dîner est déjà passée.

Elle fit un pas vers la sortie. Le policier Arnel hésitait :

– C'est que... les ordres...

– Votre sergent sera le premier à vouloir manger tantôt, insista-t-elle.

– Après tout, vous avez raison. S’il dit quelque chose, je lui ferai savoir que j’ai pris sur moi de vous ordonner de vous occuper des repas.

– Bravo !

Candy avait gagné la première manche. Elle avait réussi à se faire un allié chez les policiers. Mais jusqu’où irait la complaisance du jeune policier Arnel ?

Elle n’allait pas tarder à le savoir car, dans la porte du salon, un homme à la stature imposante, venait de paraître.

Tous les yeux se tournèrent vers lui. Michel ne put s’empêcher de s’écrier :

– C’est vous, boss ?

Le Manchot venait d’arriver.

VII

La lettre du mort

– Je connais ce type-là moi ! fit Rachel Miron en désignant le Manchot. J'arrive pas à me rappeler. C'est peut-être un de mes clients...

– Sûrement pas ! répliqua Michel.

Beaulac s'approcha de son patron et lui tendit la main.

– Ça vous a pas pris de temps. Vous êtes venu en hélicoptère ?

– Exactement !

– Curieux, on n'a entendu aucun bruit.

– Je ne suis pas idiot, Michel, et je n'aime pas à attirer l'attention, déclara Dumont en souriant. Non, l'hélicoptère m'a laissé à quelques kilomètres d'ici et c'est un taxi qui m'a conduit jusqu'à cet étrange bateau.

Arnel et Candy s'approchèrent à leur tour. Michel, s'adressant à sa collègue et élevant la voix de façon à être entendu de tous, déclara :

– Vous deviez aller nous préparer le repas, Marie. Qu'est-ce que vous attendez ? Tout le monde commence à avoir l'estomac dans les talons.

Candy lui lança un regard rempli d'éclairs fulgurants. Le Manchot lui fit un petit signe de la main et murmura :

– Va, Candy, je te causerai tantôt !

Dans le grand salon, tous les invités tendaient l'oreille. Ils cherchaient tous à savoir qui était le nouvel arrivant.

– Si la fille a le droit d'aller à la cuisine, toi, qu'est-ce que t'attends pour nous servir à boire ? lança Armand Crépeau en s'approchant de Michel. Moi, j'ai le gosier aussi brûlant que le cratère d'un volcan.

– Allez vous asseoir, répliqua rudement le grand Beaulac.

– Écoutez-moi, tous, fit Crépeau en faisant de

grands gestes. Moi, je commence à en avoir plein l'cul de cette affaire...

– Quel grossier personnage ! murmura Hélène Gadbois.

– C'est rendu que c'est un domestique qui nous donne des ordres, continua l'ivrogne. J'aimerais bien savoir pour qui il se prend, ce grand efflanqué...

Brusquement, Michel saisit Crépeau par le bras.

– Attends que je te fasse asseoir. J'suis peut-être pas Hercule, mais des types comme toi, j'peux en prendre deux à la fois.

Déjà, Hubert « Hercule » David s'était levé. Lui qui adorait la bataille, il était prêt à intervenir.

Le policier Arnel comprit qu'il se devait de calmer les passions.

– Tout le monde à vos places, dit-il. Je vais vous donner quelques explications.

Crépeau retourna en maugréant à son fauteuil.

– Michel, le domestique, est un enquêteur, déclara Arnel. Et cet homme qui vient d’arriver se nomme Robert Dumont.

– Le Manchot, c’est lui ? s’écria le jeune Sicotte.

– Mais oui, c’est dans le journal que j’ai vu sa photo, lança Rachel, qui se souvenait brusquement. Mais comment se fait-il que vous ayez vos deux bras ? Dites-moi pas qu’il a repoussé. Si la science est capable de faire repousser des bras, donnez-moi le nom de votre médecin. Je vais lui envoyer des clients qui auraient besoin d’autre chose que des bras...

Le gros Hubert David riait à gorge déployée.

– Nous avons été engagés par monsieur Brion pour vous protéger et voir à ce que tout se déroule bien durant la fin de semaine, reprit Michel.

Hélène Gadbois prit un petit air pincé et murmura :

– Y a pas à dire, vous avez bien réussi !

Le Manchot prit alors la parole :

– Je suis ici pour vous aider. Dans quelques minutes, nous connaissons exactement les volontés de Brion. Je protégerai vos intérêts. J’ai été payé pour ça. Où est Gérard Fournet ?

– Le sergent Potvin et le détective Gendron sont en train de l’interroger, répondit le policier Arnel.

– C’est le sergent Potvin qui est chargé de l’enquête ?

– Oui, monsieur Dumont !

– Où est-il ? Je veux le voir.

– C’est que... le sergent... ne vous permettra pas d’enquêter, répondit Arnel, d’une voix peu assurée.

– Il est aussi détestable que l’inspecteur Bernier, sinon plus, expliqua Michel.

Ce n’était pas peu dire. Bernier était autrefois le supérieur de Dumont alors que ce dernier faisait partie de la police de la Communauté Urbaine de Montréal. Les deux hommes se détestaient et, depuis que le Manchot avait ouvert une agence de détectives privés, Bernier prenait

un malin plaisir à nuire à son ex-collègue.

– Le sergent veut interroger tous ceux qui étaient sur le bateau au moment de la mort de monsieur Brion, reprit Arnel. D’ici une trentaine de minutes, on viendra sans doute chercher le corps... je suppose que vous aimeriez le voir ?

– Évidemment ! répondit le Manchot.

Le jeune policier jouait nerveusement avec ses doigts. Il n’osait pas regarder Dumont. Michel se porta à son secours.

– Allez-y, boss ! La cabine du capitaine sert de chambre à Brion. Mais ne dites pas que ce policier vous a vu, faudrait pas le mettre dans l’embarras. Il y a une porte à l’arrière, vous direz que vous êtes entré par là. Candy est à la cuisine, elle peut vous avoir vu venir, vous a ouvert la porte et indiqué la chambre de Brion.

Michel conduisit le Manchot jusqu’à l’ascenseur.

Lorsqu’il revint dans le salon, le grand Beulac demanda à tous de collaborer avec lui.

– Faites confiance au Manchot ! Si on le laisse

travailler en paix, le mystère sera éclairci en peu de temps, vous verrez !

Tous les héritiers, à l'exception de Crépeau, approuvèrent. On décida tacitement de surveiller étroitement l'ivrogne. Hercule le guettait du coin de l'œil et Rachel avait décidé d'apporter son concours en faisant du charme à Crépeau. Elle lui passait la main dans les cheveux, blaguait et se plaçait de telle façon qu'il puisse reluquer jusqu'au plus profond de son décolleté.

Hélène Gadbois, en voyant agir la fameuse « Princesse Sybille », murmura à l'adresse du jeune Sicotte :

– Cette fille n'a aucun respect d'elle-même. Tout ce qui porte des pantalons la rend malade.

Juste à ce moment, Candy parut et annonça à tout le monde que le dîner était prêt :

– S'il y en a qui veulent manger, c'est le temps.

– Moi, j'ai une faim de loup, déclara Hubert David en se levant.

Mais le détective Arnel l'arrêta :

– Je regrette, mais vous ne pouvez pas sortir d’ici. Il faut attendre les ordres du sergent.

– Aurais-tu l’intention de m’empêcher de passer ? lança l’ex-lutteur en éclatant de rire.

Rapidement, le détective glissa sa main à l’intérieur de son veston et en sortit un revolver.

– Si vous faites un pas de plus, je me verrai dans l’obligation de tirer.

– Allons, qu’est-ce qui se passe, Arnel ?

Toutes les têtes se retournèrent. Le sergent-détective Potvin, le sourire aux lèvres, venait de paraître. C’était bien la première fois qu’il souriait depuis son arrivée sur le bateau. Sa physionomie contrastait avec celle de Fournet, qui se tenait tout près de lui et qui avait la mine abattue d’un boxeur qui vient de subir le knock-out.

– La bonne a annoncé que le dîner est prêt et il y en a qui ont faim, répondit Arnel. À la surprise de tous, le sergent déclara :

– Allons tous manger, dans ce cas ! Puis, s’adressant aux héritiers, il ajouta : J’ai fait venir

le notaire. Il vous apprendra une bonne nouvelle. Quant à nous, notre enquête est terminée. Passons tous à la salle à dîner. Moi, ça m'a ouvert l'appétit.

Tout le monde s'installa autour de la table, à l'exception de Fournet et de Michel qui prêtèrent main-forte à Candy. Michel servit l'apéritif tandis que Fournet distribua les bols de soupe.

Le sergent-déetective Potvin se leva, prit une gorgée de son apéritif, toussa pour s'éclaircir la voix et dit :

– Si vous voulez bien m'écouter, je vais vous raconter exactement ce qui s'est passé. Ce ne fut pas facile d'arracher la vérité à ce nègre. Il possédait une lettre de son maître, une lettre qui devait être remise à Robert Dumont, le détective manchot, qu'il avait engagé. J'ai forcé Fournet à me donner cette lettre.

Il glissa la main dans sa poche et en sortit une enveloppe.

– Écoutez bien ça, ça en vaut la peine. Elle n'est pas facile à lire. Elle a été écrite de la main

même de Brion ; c'est presque une lettre de style télégraphique, les phrases ne sont pas complètes...

– De quel droit avez-vous ouvert une lettre adressée à Robert Dumont ? demanda Michel qui s'était approché du sergent-détective.

– Toi, le jeune, mêle-toi de ce qui te regarde. Il y a eu mort ici et j'ai tous les droits. Ce n'est pas un enfant d'école qui va m'apprendre mon travail. Vous autres, vous désirez connaître la vérité, je suppose ?

Tous, évidemment, étaient anxieux de savoir ce que leur révélerait cette fameuse lettre.

Avec des gestes lents, qui prolongeaient le suspense, il retira la feuille de l'enveloppe et lut :

« Manchot,

Espère que... avez mené enquête... arrêté des coupables... mais n'en a pas. »

Potvin crut bon de refaire la phrase.

– Brion espérait donc que le Manchot ait

terminé son enquête, qu'il ait fait arrêter une ou des personnes, mais il nous annonce qu'il n'y a aucun coupable.

Il poursuivit la lecture de la lettre.

Me suis suicidé... somnifères, jus d'orange...

Le sergent-détective ne pouvait plus parler. Tout le monde passait ses remarques.

– On ne s'était pas trompés ! fit Hélène.

– Ça prend un vieux maudit pour se tuer et laisser croire qu'il a été assassiné. Pour moi, christ, y avait perdu la boule ! fit le gros Hercule en riant.

La belle Rachel, assise près de l'ex-lutteur, lui donna un coup de coude dans les côtes.

– Ferme donc ta gueule ! Moi, ce qui m'intéresse, c'est de savoir si j'hérite ou pas.

Michel et Candy s'échangèrent un coup d'œil. Ils avaient hâte de connaître la suite du message de Brion.

Enfin, le sergent put poursuivre : En avais assez, souffrir. Appelez notaire vous

comprendrez – J’espère que... misère... héritiers.

– Ce n’est pas très clair, murmura Potvin mais je crois que Brion a voulu dire qu’il espérait que le Manchot vous embête tous suffisamment pour vous faire gagner cet argent qui vous vient du ciel.

– Mais de combien hériterons-nous, si le testament n’a pas eu le temps d’être changé ? demanda le jeune Sicotte.

– Brion termine sa lettre en disant que le notaire fera la lecture du testament, reprit Potvin. Si Fournet ne m’avait pas remis cette lettre, vous auriez été réellement embêtés, non seulement par le Manchot, mais également par les policiers. Ça pouvait aussi bien être un meurtre qu’un suicide. Maintenant, tout est clair. La morgue sera ici d’une seconde à l’autre. Lundi, il y aura enquête du coroner, après quoi vous pourrez tous retourner à vos occupations.

– Félicitations, sergent ! Le sergent-détective se retourna brusquement et regarda l’homme qui était debout dans la porte.

– Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

– Robert Dumont.

Potvin, instinctivement, jeta un coup d’œil sur les deux mains du Manchot. Il fallait y regarder de près pour se rendre compte du handicap du détective.

– Vous venez d’arriver ?

– Non, je suis ici depuis un moment. J’ai même pu jeter un coup d’œil sur la victime et également dans la chambre.

– Quoi ?

– Je vous avais ordonné de ne laisser personne sortir du grand salon, dit Potvin en se tournant vers Arnel. Quand je donne des ordres...

Le Manchot s’approcha, le sourire aux lèvres et mit sa main gauche sur le bras du sergent.

– Allons, ne vous emportez pas, sergent, c’est mauvais pour le cœur.

– Eh ! vous me faites mal !

– Excusez-moi ! Je ne connais pas la force de cette prothèse, fit Dumont en laissant le bras du

sergent.

Immédiatement, ce dernier se mit à frotter son membre endolori.

– Votre détective ne m’a pas vu arriver, reprit le Manchot. Je suis entré par l’arrière et Candy, mon assistante, m’a mené directement à la chambre de Brion. Vous croyez donc, sergent, que nous sommes en face d’un suicide ?

– C’est évident ! Tenez, lisez cette lettre qui vous était adressée...

– Inutile, j’ai tout entendu. Comme certains policiers que je connais, vous êtes d’une discrétion qui vous honore, sergent ! Oui, vous avez raison, après la lecture de cette lettre, n’importe quel idiot conclurait au suicide.

Michel considérait son patron. Le grand Beaulac trouvait curieuse l’attitude du Manchot. Il semblait vouloir se moquer de Potvin et surtout, ne pas partager son opinion.

« Pourtant, torrieu, ça peut pas être plus clair. Brion lui-même révèle qu’il comptait se suicider. »

Une cloche venait de se faire entendre. Un des détectives se rendit à la porte.

– C’est la morgue, sergent.

Potvin se leva, de mauvaise humeur. Il n’avait même pas eu le temps de manger.

– Comme vous n’aurez plus rien à faire ici, une fois le cadavre parti, fit le Manchot, je prendrai votre place.

– Il y a le notaire, fit Potvin. Je l’ai appelé et...

– Mais, sergent, l’enquête sur la mort de monsieur Brion est terminée ! Alors, nous n’avons plus besoin de vous. Je m’occuperai des invités et du notaire.

Une fois le sergent et ses deux hommes sortis de la pièce, la curiosité de Michel l’emporta.

– Qu’est-ce qui se passe ? Vous avez découvert quelque chose, boss ?

– Si tu veux, Michel, nous allons d’abord manger. J’aurais peur de vous couper l’appétit. Quand tout le monde aura été servi, Candy, Fournet et toi vous assoirez avec nous.

– C’est vrai ce qu’on dit dans les journaux ? demanda Rachel, qui était assise en face de Dumont.

– Quoi donc ?

– Que vous avez été trop souvent déçu par les femmes... et que l’amour vous intéresse plus ?

– Entièrement faux, déclara le Manchot en riant. J’adore les femmes, mais ce que j’aime par-dessus tout, c’est ma liberté ; alors, je ne m’attacherai jamais à une femme.

– Si t’avais un œil sur lui, tu fais mieux de changer d’idée, lança Rachel à Hélène Gadbois. Puis, se tournant vers Dumont, elle expliqua : cette grande dame est à la recherche de l’amour éternel. Ça fait trois ou quatre fois qu’elle le trouve, vous savez.

– Cette fille est folle, fit Hélène avec un air hautain. Elle ne sait pas ce qu’elle dit, elle insulte tout le monde. Je me demande où monsieur Brion est allé chercher cette héritière.

Il était clair que Rachel voulait tenter de charmer le Manchot. Le jeune Sicotte,

probablement pour détourner la conversation, lança :

– Si l'enquête policière est terminée, nous pouvons donc rentrer à Montréal, à condition d'être de retour ici lundi, pour l'enquête du coroner...

– À votre place, je ne bougerais pas d'ici, jeune homme, répliqua le Manchot en prenant un air grave. C'est mieux pour tout le monde. Vous comprendrez tantôt que cette affaire est loin d'être terminée.

Le Manchot refusa d'en dire plus long. Il attendait sans aucun doute le départ des policiers pour parler.

Le repas s'achevait lorsque le sergent-détective Potvin parut dans la porte.

– Nous avons terminé, Manchot ! Vous pouvez repartir, vous aussi. Je n'aurai pas besoin de vous pour l'enquête.

– On ne sait jamais, fit Dumont avec un sourire narquois au coin des lèvres. Il se peut que nous nous rencontrions plus tôt que prévu,

sergent.

– Torrieu, on oubliait Poirier ! s'écria soudain Michel. C'est un des héritiers et, quand il a appris la mort de Brion, il a préféré partir.

– Mais tu aurais dû l'en empêcher ! lança le Manchot.

– Imaginez-vous donc qu'il n'est pas allé le crier sur les toits qu'il sacrait son camp, répliqua Michel, offusqué.

– On pourra facilement le retracer, déclara Candy. Il ne doit pas être de retour à Montréal. J'ai relevé le numéro d'immatriculation de sa voiture.

– Donnez, mademoiselle, dit Potvin en s'avançant dans la pièce. Je le ferai prévenir pour l'enquête de lundi.

– Non, dit brusquement le Manchot. Je veux que vous le fassiez rechercher immédiatement et que vous le rameniez ici.

– Pourquoi ?

– J'ai mon idée.

– Sachez que j’ai pas d’ordres à recevoir de qui que ce soit ! répliqua Potvin, cinglant.

– Ça peut être assez long de le retrouver, sergent, si on attend qu’il soit rendu à Montréal, intervint le jeune détective Arnel. Voulez-vous que je donne tout de suite son numéro de plaque par radio ?

– C’est ce que j’allais vous ordonner de faire, Arnel, dit Potvin. Mais qu’on n’arrête pas ce Poirier ! on ne peut l’obliger à revenir ici s’il ne le désire pas. Par contre, il devra être lundi à Shawinigan.

Arnel sortit, non sans avoir échangé un regard complice avec Candy. Le jeune détective espérait sans doute que son aide rapporterait des dividendes.

Potvin, debout dans la porte, semblait hésiter :

– Dumont, j’aimerais vous dire deux mots en privé.

– Pourquoi ? Je n’ai rien à cacher, moi ! Si vous avez à me parler, allez-y !

– Laissez faire ! cria Potvin. D’ailleurs, je me

demande bien pourquoi je m'inquiète...

– Tiens, quelque chose ne va pas ?

– Non, au contraire, Manchot, tout va bien. Je connais vos méthodes, vous savez. Vous laissez planer un peu de mystère. Tous ces gens héritent de plusieurs milliers de dollars ; alors, si vous pouviez leur en arracher une partie...

– Je ne répondrai même pas à vos insultes, sergent. Sachez cependant que mes services ont été retenus par monsieur Brion lui-même. Je n'ai donc pas à me chercher de clients.

Juste à ce moment, Arnel parut derrière le sergent.

– Qu'est-ce que vous avez, Arnel ?

– J'ai communiqué le numéro de plaque de la voiture de ce monsieur Poirier et...

– Eh bien quoi ?

– Il a eu un accident !

Brusquement, le Manchot se leva.

– Sa voiture a pris feu, continua Arnel, il y a eu une explosion...

– Vous voulez dire qu’il est...

– Oui, mort ! Complètement déchiqueté !

Cette phrase produisit un froid qui coupa l’appétit à tous les invités. Potvin rompit aussitôt le silence par une phrase bête :

– Bah ! des accidents comme ça, il en arrive tous les jours !

– À moins que ce ne soit pas un accident, sergent, murmura le Manchot.

– Comment ça ?

– Lorsque Poirier est parti, il ignorait la teneur de la lettre de Brion, il ne savait pas qu’il héritait. Maintenant, supposons que la fortune de Brion doit être séparée entre tous les héritiers « vivants ». Vous savez ce que ça veut dire ? Ils étaient six ; maintenant, ils sont cinq à se séparer probablement un million ; c’est-à-dire environ trente mille dollars de plus.

– Allons donc, Manchot, vous raisonnez comme un enfant, lança le sergent en haussant les épaules. Un bon policier s’appuie sur des faits, pas seulement sur des suppositions. Si je suis

votre idée, l'assassin aurait saboté la voiture de Poirier ?

– Tout est possible.

– Mais pour ça, il aurait fallu qu'il devine que Poirier allait partir. De plus, qui vous dit que la fortune entière sera séparée entre les héritiers qui seront vivants au moment de la lecture du testament ? Ce ne sont là que des suppositions...

– Brion voulait que sa fortune aille à ces étranges héritiers, pas à d'autres, reprit le Manchot. Il est donc plus que probable qu'il ait mis une telle clause dans son testament.

– Pensez ce que vous voudrez, Manchot, ricana Potvin. Moi, j'ai autre chose à faire qu'à chercher des mystères là où il n'y en a pas.

Quelques instants plus tard, les voitures des policiers et la voiture de la morgue s'éloignèrent. Michel s'approcha aussitôt de son patron et lui demanda :

– Qu'est-ce qui se passe ? Vous n'avez pas votre air habituel, boss.

– Ce sergent-déetective est un imbécile. S’il avait bien fait son enquête, il en serait venu à la même conclusion que moi. Brion ne s’est pas suicidé, il a été assassiné !

VIII

Une histoire de cordon

– Change d’air, s’empressa d’ajouter le Manchot à l’adresse de Michel. C’est comme si je venais de t’annoncer la fin du monde.

Michel s’efforça de sourire mais la grimace qui en résulta était encore moins convaincante. Pour lui permettre de se remettre du choc, Dumont lui ordonna :

– Va dans la cuisine ! Je te rejoins avec Candy.

Le grand Beaulac disparut aussitôt, comme s’il avait eu le feu au derrière. Le Manchot revint vers la grande table et s’adressa à tous.

– Inutile de vous le cacher ! Vous savez tous que je suis Robert Dumont, détective privé. Quant à votre cuisinière et à votre domestique, ils

sont mes employés. Celle que vous appelez Marie se nomme Candy Varin...

Le gros Hubert se passa la langue sur les babines :

– Un nom prédestiné ! Du vrai « nanane ». Moi, je la mangerais comme...

– Ta gueule ! lui lança la fausse princesse.

– Nous avons été engagés par monsieur Brion, continua Dumont. Vous avez tous compris que ce millionnaire était un original, qu'il voulait donner sa fortune à des inconnus mais qu'il désirait également vous causer certains ennuis.

– Mais pourquoi ? demanda Hélène Gadbois. Qu'est-ce que ça lui donnait ? Il n'avait connaissance de rien et il avait décidé de se suicider.

– C'est bien le cas. Aussi, il ne faut pas chercher à comprendre cet esprit... disons, légèrement détraqué. Il m'avait engagé pour que je sois le témoin de vos réactions, pour que je le remplace en quelque sorte. Vous savez tous que le notaire ne devrait pas tarder maintenant.

Continuez à manger ; moi, j'aimerais m'entretenir quelques moments avec mes deux acolytes.

Il se dirigea vers la cuisine, suivi de Candy. Michel les attendait. Il semblait être remis de sa surprise.

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda aussitôt la blonde. Pourquoi Michel a-t-il si brusquement changé de face ?

– Venez avec moi ! Montons à la cabine du capitaine ou, si vous préférez, à la chambre de Brion.

Ils empruntèrent l'ascenseur. Une fois dans l'appartement de la victime, le Manchot referma la porte derrière lui.

– Je ne comprends pas le sergent Potvin ! Il semble être un policier d'expérience. Il aurait dû mieux examiner la chambre.

– Comment ça ? demanda Candy. Le Manchot se dirigea vers le lit, se mit à quatre pattes et tira sur un cordon.

– Regardez !

Robert Dumont tenait deux bouts de fil dans sa main.

– Cette sonnette, dont le fil passait sous le lit, permettait au malade de prévenir Fournet, s’il avait besoin de ses services. La sonnerie se faisait probablement entendre à plusieurs endroits sur le bateau.

Candy s’était approchée et examinait les deux bouts de fil.

– On l’a coupé ?

– Exactement, une coupure nette, faite avec un couteau. L’assassin a commis une erreur. Il a sans doute craint que Brion, en buvant son jus d’orange, se soit rendu compte d’un changement de goût. En fait, Brion voulait se suicider ; mais, quand est venu le temps de boire son jus d’orange, il a cherché à glisser tous ses somnifères dans son verre et, il s’est rendu compte que quelqu’un y avait pensé avant lui. Brion s’est aperçu qu’un des invités avait profité d’un moment d’inattention de sa part pour glisser les cachets dans son verre. Il a peut-être voulu sonner son domestique, mais il a dû se rendre à

l'évidence : le fil avait été coupé. Alors, il a bu son jus d'orange en espérant que je saurais voir au-delà des apparences de suicide et que je découvrirais le meurtrier.

Dumont se tourna vers ses collaborateurs.

– Vous étiez ici, hier. Qui est entré dans la chambre de Brion ?

– Tous les invités y sont allés à tour de rôle. Brion leur a tous dit qu'il songeait à les déshériter et qu'il avait convoqué son notaire à cet effet. Par la suite, répondit Michel, nous étions dans le grand salon, mais quelqu'un pouvait facilement s'absenter sans attirer l'attention.

Le Manchot imaginait la scène.

– L'un des héritiers est revenu trouver le malade. Il a dû s'asseoir sur le bord du lit, causer avec lui. Tout en parlant, il a pu facilement couper le fil de la sonnette, qu'il avait remarquée lors de sa première visite.

Le détective s'assit sur le bord du lit et fit le geste de couper le fil.

– Ensuite, il s'est levé.

Le Manchot se leva. Il faisait face au lit, mais avait le dos tourné à la table de chevet. Sans même regarder, il avança la main droite et fit mine de saisir un tube qui aurait contenu des somnifères.

– Vous voyez, comme c’est facile ! Brion ne pouvait le voir agir. L’assassin a pu ensuite glisser les somnifères dans sa main gauche et en se retournant, les glisser dans le verre.

– Mais torrieu, on n’a pas à chercher de midi à quatorze heures ! Pour moi, l’assassin, c’est Poirier...

– Pas du tout ! Je comprends fort bien qu’un assassin puisse être nerveux, mais après avoir commis son crime, il est sûrement demeuré ici afin de s’assurer qu’il héritait.

– J’ai causé avec Gaston Poirier, lança Candy, qui était du même avis que le Manchot. J’ai même cherché à le faire parler mais c’a été impossible. C’est un type qui était fort inquiet. Il devait payer une pension à sa femme, il avait de la difficulté à joindre les deux bouts. Il ne songeait qu’à une chose : se remettre au travail le

plus tôt possible. Pour un chauffeur de taxi, la fin de semaine, c'est ce qu'il y a de plus payant.

– Alors, demanda Michel, vous étiez sérieux quand vous avez dit que vous pensiez que Poirier pouvait être, lui aussi, une victime de l'assassin ?

– Tout est possible, mais je ne le crois pas ! D'ailleurs, ce serait presque impossible à prouver.

Le Manchot se dirigea lentement vers la porte de la chambre, mais avant de sortir, il se retourna :

– Si je vous demandais, à brûle-pourpoint, qui a tué Brion, que répondriez-vous ?

Candy et Michel se regardèrent. Ils étaient réellement pris au dépourvu.

– C'est difficile, dit la blonde. On peut commencer par éliminer ceux que l'on croit innocents. Tout d'abord, je crois comme vous que Poirier n'a pas tué Brion. Ensuite, j'éliminerais Rachel Miron, celle qu'on appelle « Princesse Sybille ». C'est une guidoune, une fille de rien, mais pas une criminelle. Quant au

jeune Sicotte, il m'est très sympathique.

– Peut-être trop, fit rapidement Michel. Moi, je me méfie toujours de ceux qui ne disent jamais un mot.

– Tu le soupçonnes ?

– Pas seulement lui, carabine ! Il y a la fameuse grande dame, Hélène Gadbois, elle m'est très antipathique. Mais à bien y penser... non, elle ne serait pas capable de tuer. Elle n'oserait pas se salir les mains ?

– J'suis pas de ton avis, coupa Candy. Moi, elle me déplaît souverainement. Elle me traite comme si j'étais une fille de rien. Moi, je la placerais en tête de liste.

– Eh bien moi, fit Michel, c'est Crépeau que je soupçonne le plus. Il boit beaucoup, mais il peut porter la boisson. Il joue l'ivrogne, alors, ça lui donne une chance.

– Comment ça ? demanda le Manchot.

– Crépeau monte à la chambre de Brion. Si, par hasard, quelqu'un le surprend et lui demande ce qu'il fait là, il n'a qu'à jouer au type ivre qui

s'est trompé.

– Descendons ! dit le Manchot en ouvrant la porte. Les héritiers doivent se demander ce qui se passe. Je crains que la nouvelle que je vais leur annoncer ne leur fera pas plaisir.

– Mais vous, boss, vous avez une idée ? demanda Michel, qui avait rejoint son patron.

– Si je vous dis que je connais l'assassin, vous allez croire que je bluffe, répondit le Manchot en souriant. Alors, disons que, pour moi, tous les héritiers sont présentement sur un pied d'égalité. Aucun n'a été rayé de ma liste. Et, avant de sortir, il ajouta : Vous oubliez une chose, tous les deux !

– Quoi donc ?

– Gérard Fournet est également un héritier. C'est curieux ! Aucun de vous ne m'a parlé de l'Haïtien.

Déjà, Robert Dumont était rendu à l'ascenseur.

– Il est sérieux quand il dit soupçonner ce Noir ? demanda Candy à Michel.

– Sois donc logique, Candy ! Il n'a pas dit qu'il le soupçonnait, il a simplement fait remarquer que Fournet était, lui aussi, sur la liste des héritiers. Et il ajouta, avec beaucoup d'à-propos : si Fournet avait voulu assassiner son maître, il aurait eu mille occasions de le faire au cours de la dernière année et personne ne l'aurait soupçonné. J'ai l'impression que le boss a une idée derrière la tête. Mais laquelle ? Fouille-moi !

– Vous venez ? appela de loin le Manchot. Rapidement, ses deux employés le rejoignirent dans l'ascenseur.

*

Le notaire Vimont avait réuni tous les héritiers dans le grand salon. Assis tous les trois sur un grand divan, le Manchot et ses acolytes écoutaient attentivement.

Vimont, un petit homme maigrelet dans la soixantaine, les lunettes sur le bout du nez, jeta un long regard circulaire, s'attardant sur chacune

des personnes présentes.

– Vous êtes Robert Dumont, je suppose ? dit-il en s’adressant au Manchot.

– C’est exact.

– Nous sommes dix personnes, ici. En tout, d’après ce testament, il y a sept héritiers ; monsieur Dumont, qui se doit d’assister à la lecture et moi, ça fait neuf. Il y a donc une personne de trop.

Le Manchot expliqua alors que Poirier était mort dans un accident, puis il présenta ses deux assistants, Candy et Michel.

– Comme ils sont arrivés ici en même temps que les invités, qu’ils font partie de mon équipe et qu’ils ont, par le fait même, été engagés par monsieur Brion, j’aimerais qu’ils assistent à la lecture du testament.

– Vous n’y voyez pas d’inconvénient ? demanda le notaire en se tournant vers les héritiers.

Personne ne s’objecta.

– Aboutissez, notaire, fit Rachel. On n’a pas

l'intention de passer deux semaines ici. Tout ce qu'on veut savoir, c'est si cet original a changé ou non son testament.

Mais le notaire Vimont crut bon d'expliquer à son auditoire :

– Je pratique depuis près de quarante ans et monsieur Brion a sûrement été mon client le plus original. Je ne veux pas le juger, mais j'avoue que cet homme avait de curieux principes. Il adorait les enfants, aimait aider les gens moins fortunés, mais, par contre, il détestait ceux qui, à cause de leur trop grande honnêteté, ne parvenaient pas à se tirer d'affaire dans la vie. C'est pour cette raison qu'avec minutie, il a fait rechercher des héritiers, disons, un peu spéciaux. Il n'y a aucun criminel parmi vous, mais tous, sans exception, vous n'avez pas eu une vie exemplaire et vous n'êtes pas des modèles d'honnêteté.

L'ex-lutteur ne semblait pas comprendre tout ce que le notaire disait ; il crut quand même bon d'intervenir.

– Hé, le père, si tu nous as réunis ici pour nous

faire un sermon, perds pas ton temps. Tu commences à me tomber sur les « rognons », toi et ta moralité !

Hélène Gadbois, à la surprise de plusieurs, approuva Hercule.

– Vous n’avez pas à juger notre conduite. D’ailleurs, même monsieur Brion ne nous connaissait pas à fond.

– Quand vous aurez terminé vos remarques, je continuerai, répliqua sèchement le notaire.

Le silence se fit automatiquement. Vimont reprit alors :

– Je n’ai pas à juger les décisions prises par mon client. Je n’ai qu’à faire exécuter ses volontés. Cependant, je dois ajouter que monsieur Brion m’avait demandé de me tenir à sa disposition toute la fin de semaine.

Gérard Fournet déclara alors de sa voix posée :

– Mon patron avait donc l’intention de changer son testament. Je savais qu’il était sérieux quand il m’a confié un jour qu’il laisserait

sa fortune tout entière à une institution charitable.

– Vous n’y êtes pas du tout, monsieur Fournet, répondit le notaire, en ajustant ses lunettes. Le testament qu’il a fait il y a quelques semaines, il n’avait pas du tout l’intention de le modifier. Il vous a tous laissé croire qu’il désirait le faire, mais c’était une partie de son jeu. Il voulait s’amuser avec ses héritiers, avant de mettre fin à ses jours. Moi, je me devais de me tenir à votre disposition, car je savais que quelque chose surviendrait cette fin de semaine, mais je n’en savais pas plus long que vous.

– Sauf que vous saviez que Brion ne changerait pas son testament, fit le Manchot.

– En effet ! Mais j’étais le seul à être au courant des volontés de monsieur Brion. Ceci dit il commença la lecture de l’acte notarié.

Brion déclarait qu’il était sain d’esprit, qu’il avait fait mener une enquête sur chacune des personnes à qui il léguait sa fortune.

En premier lieu, il était question de Gérard Fournet, un homme qu’il qualifiait d’« être le

plus dévoué qu'il ait connu ». Il lui léguait une somme de 50 000 dollars.

– Quant au reste de ma fortune, ce qui comprend ma demeure, les terrains et les immeubles que je posséderai au moment de mon décès, les actions, placements et obligations de toutes sortes, mon argent liquide, le tout sera divisé en parts égales entre les six héritiers suivants, après que le notaire Vimont aura vendu tous mes immeubles et liquidé tous mes avoirs.

Suivaient les noms des six héritiers. Enfin, Brion ajoutait :

– Si l'enquête menée par le détective Robert Dumont révélait qu'une de ces six personnes a attenté à ma vie ou encore m'a assassiné, la fortune serait répartie entre les héritiers vivants au moment de la lecture de ce testament, et déclarés innocents.

Le notaire déposa le papier devant lui.

– C'est tout, messieurs dames ! Si nous omettons monsieur Fournet, il reste cinq héritiers vivants qui se partageront la fortune de mon

client. Quant à la clause sur la possibilité d'un assassinat, elle est automatiquement annulée puisque l'enquête a prouvé que Francis Brion s'est suicidé.

Tout le monde parlait en même temps. On voulait savoir le total des avoirs de Brion et la somme qui reviendrait à chacun des héritiers.

Robert Dumont s'était levé, il cherchait à se faire entendre mais ne réussissait pas à obtenir le silence. Michel en avait assez. Il se leva brusquement, plaça ses mains en porte-voix autour de sa bouche et hurla :

– Vos gueules !

– Qu'est-ce que tu as à crier comme ça, mon beau ? demanda Rachel.

– J'ai dit : vos gueules ! Puis, serrant les dents, il ajouta, de façon à n'être entendu que de Candy et du Manchot : Sacrament ! S'ils se la ferment pas, je vais faire un malheur.

– Robert Dumont, le Manchot, a quelque chose d'important à vous dire, cria Candy à son tour.

Le notaire frappa de la main sur la table qui se trouvait devant lui.

– Mesdemoiselles, messieurs, je vous en prie, écoutons Robert Dumont.

Enfin, tous les yeux se tournèrent du côté du Manchot et, petit à petit, le silence revint dans la pièce.

– Notaire Vimont, fit lentement le Manchot, vous concluez trop rapidement en éliminant la clause qui parle d’assassinat.

– Comment ça ? J’ai causé avec le sergent-détective Potvin et...

– Oui, je devine ce qu’il vous a dit. Mais Francis Brion ne s’est pas suicidé. Il a été assassiné !

Ce fut comme une véritable douche d’eau froide. Les figures se crispèrent, les sourires s’éteignirent, les faces s’allongèrent et Armand Crépeau vida en un temps record les deux verres qui se trouvaient à sa portée.

Hélène Gadbois, sûrement la plus calme des héritiers, fut la première à retrouver l’usage de la

parole.

– Si c’est une blague, je la trouve de fort mauvais goût !

– Je n’ai pas du tout envie de m’amuser à vos dépens, reprit le Manchot. Monsieur Francis Brion avait bel et bien l’intention de se suicider. Mais l’un d’entre vous était persuadé qu’avant de mourir, il changerait son testament et vous déshériterait tous, du premier au dernier. L’assassin a donc décidé de tuer Brion, tout en s’efforçant de nous laisser croire qu’il s’agissait d’un suicide. Puis, promenant ses yeux sur le domestique et sur les cinq héritiers, le Manchot ajouta, en appuyant sur chacun de ses mots : Je sais qui a tué Francis Brion. L’assassin n’a commis qu’une erreur, celle de se servir d’un couteau pour trancher le fil de la sonnette qui aurait pu permettre à Brion de demander du secours. Oui, c’est une simple histoire de cordon qui va me permettre de démasquer l’assassin !

IX

Des héritiers impatientes

Un véritable concert de protestations accueillit les dernières paroles du Manchot.

– C’est moi qui prends un coup, ricana Crépeau, et c’est lui qui est paqueté.

Rachel Miron tentait de contourner la table. Elle le réussit, non sans difficultés et rejoignit le Manchot. Elle se colla presque à lui.

– J’espère que ce n’est pas moi que vous soupçonnez ?

André Sicotte semblait avoir perdu son calme. Il avait les yeux hagards, le regard fixe.

– Qu’est-ce que vous avez ? lui demanda Hélène Gadbois.

– La fatigue, sans doute, l’émotion ! Avoir su ce qui se passerait en fin de semaine, j’aurais pris

mes précautions.

– Tu as entendu notre patron ? demanda Candy, qui se trouvait près de Michel. Comme bluffeur, on ne fait pas mieux.

– Je me demande si réellement, il bluffe, murmura Michel, soucieux.

– Voyons, sois pas ridicule ! Il vient à peine d'arriver, il ne connaît pas les suspects comme nous. Comment veux-tu qu'il sache qui a tué ?

– Toi et moi, nous avons jeté un coup d'œil dans la chambre, les policiers aussi et personne n'a pensé à tirer sur le fameux fil de la sonnette.

L'homme de confiance, Gérard Fournet, semblait le plus calme de tout le groupe. Il avait eu un petit mouvement de surprise en entendant les paroles du Manchot, mais il avait vite retrouvé son flegme.

Quant au notaire Vimont, il s'était empressé de ramasser ses papiers. Il glissa le testament dans une grande enveloppe.

– Si ce que vous dites est vrai, monsieur Dumont, il faut immédiatement prévenir le

sergent-déetective Potvin. Je vais m'en charger.

– N'en faites rien, répliqua le Manchot assez durement.

– Mais puisque vous dites connaître l'assassin, il faut le faire arrêter immédiatement.

– Je le connais, mais je n'ai aucune preuve. Il me faut faire certaines recherches. Je puis cependant vous assurer que, d'ici demain, je pourrai démasquer le ou la coupable.

Hubert David qui riait pour tout et pour rien, crut bon d'ajouter :

– Du « fake », pas autre chose ! Vous auriez fait un christ de bon lutteur, vous, Manchot. Et, prenant une voix de stentor, il cria : Dans le coin droit, portant un maillot rouge, le lutteur à un bras, le Manchot.

– Si vous étiez plus drôle, fit Candy, vous pourriez réussir dans la comédie.

– Avez-vous encore besoin de moi ? demanda le notaire.

Le Manchot allait répondre, mais le jeune Sicotte lui coupa la parole en demandant

rapidement.

– Un instant, notaire ! Vous avez parlé d'héritage ; nous savons que nous allons toucher un assez gros magot, mais nous aimerions savoir à combien se chiffre ce cadeau qui nous tombe du ciel.

Le notaire, tout en ajustant ses lunettes et en retirant quelques papiers de son enveloppe, répondit au jeune homme :

– Tout d'abord, je ne devrais pas vous répondre avant que ce mystère ne soit éclairci. Si l'un d'entre vous a supprimé Brion, il est bien capable de tuer un autre héritier pour s'approprier une plus grosse part du gâteau. Deuxièmement, avant d'avancer un chiffre exact, il faudra vendre les terrains, les immeubles, ce bateau-maison ; tout ça est loin d'être fait. Tout ce que je peux dire, c'est qu'en argent liquide, en obligations et en placements de toutes sortes, Brion avait plus de neuf cent mille dollars. Donc, lorsque tout sera liquidé, ça devrait approcher le million et quart, peut-être même plus. Il faudra naturellement retrancher de cette somme les droits

successoraux.

– Ça en représente des 40 onces, ça ! ne put s’empêcher de remarquer Crépeau. J’en aurai pour le restant de mes jours à me la couler douce.

– Moi, j’pourrai m’acheter un club et être mon propre patron, fit l’homme fort.

Hélène lança un regard à Rachel.

– Et toi, la Princesse, ça te permettra sûrement de choisir tes clients et de ne pas offrir ton corps au premier venu.

– Toi, la vache, vas-tu la fermer ?

Elle allait s’élancer mais le Manchot la retint au poignet en se servant de sa main gauche. La danseuse grimaça de douleur, ce qui eut pour effet de calmer sa rage.

Quelques instants plus tard, le notaire quittait l’étrange demeure de Brion. Aussitôt, Hélène Gadbois demanda :

– Vous ne vouliez pas parler devant lui, monsieur Dumont, je l’ai bien compris. Mais maintenant qu’il est parti, vous allez nous dire qui a tué ?

Crépeau, de sa voix pâteuse, posa une seconde question :

– Et Poirier, a-t-il été une victime de l’assassin, lui aussi ?

Dumont imposa le silence.

– Vous posez des questions inutilement. J’ai encore beaucoup de travail à effectuer et ce n’est sûrement pas avant demain que je démasquerai la personne qui a tué le mourant.

Sicotte semblait s’être plongé dans une profonde méditation. Bien assis dans son fauteuil, il s’était pris la tête entre les mains et ne bougeait plus. Soudain, il leva les yeux et regarda Fournet.

– Cette lettre que le policier nous a lue, cette lettre supposément rédigée par Brion, c’est vous qui l’avez écrite ?

– Non, c’est mon patron, répondit l’Haïtien. Il a eu beaucoup de difficulté à l’écrire et lorsqu’il l’eut terminée, il a insisté pour que j’appose un cachet de cire sur l’enveloppe de façon à ce que personne ne puisse l’ouvrir.

– Y a pas à dire, y avait confiance en toi,

négrillot, ricana Hubert David.

Les yeux de Fournet lancèrent des éclairs. Comme tous les Noirs, il détestait se faire appeler le « Nègre ». Mais jamais il n'aurait osé s'attaquer à un colosse comme Hercule.

Hélène Gadbois, qui savait analyser la situation, remarqua :

– Alors, monsieur Brion avait décidé de se suicider. Donc, si quelqu'un l'a assassiné, ce fut absolument pour rien.

– Vous avez raison, approuva le Manchot. Mais n'oubliez pas que vous tous, y compris monsieur Fournet, vous aviez l'impression que le millionnaire changerait son testament au cours de la journée et vous déshériterait tous.

– C'est ce qu'il m'a laissé entendre, fit la danseuse. Il m'a dit que je ne lui plaisais pas. Mais si j'avais pu causer quelques minutes de plus avec lui, je l'aurais fait changer d'idée.

Robert Dumont expliqua alors à tous :

– Pendant que les autres étaient occupés au salon hier soir, l'un d'entre vous est monté à la

chambre du malade et a glissé tous les somnifères dans le jus d'orange.

– Mais ça devait sûrement avoir un drôle de goût ? remarqua Sicotte.

– Oui, je vous l'accorde, mais le malade a dû vider son verre d'un trait. Ce n'est qu'après avoir bu qu'il a compris. L'assassin savait que le malade était trop faible pour appeler. Mais il y a une sonnette dans sa chambre.

– C'est la vérité ! approuva Fournet. Si monsieur sonnait, on entendait la sonnerie dans presque toutes les pièces, y compris ma chambre. Je puis vous assurer qu'il n'a pas sonné.

– Ça, je le sais, continua le Manchot, car l'assassin a pris la précaution de se munir d'un couteau, de couper le fil de la sonnette et de pousser le bout du fil sous le lit. Si celui qui a tué avait laissé le couteau sur la table de chevet, en y imprimant les empreintes de Brion, il aurait réussi un crime parfait. Mais voilà où il a commis une erreur. Il a apporté le couteau avec lui et c'est exactement ce qui va le trahir.

Crépeau allait parler mais Dumont, d'un signe de la main, lui imposa le silence.

– Je ne répondrai à aucune autre question. J'ai encore beaucoup à faire.

– Je ne voulais pas vous poser de question, fit l'ivrogne. J'aimerais que Michel me serve à boire.

– Tout ça, c'est fini, protesta le grand Beaulac. Vous savez tous à présent que Candy et moi nous sommes les assistants du détective Dumont. Alors, ne me considérez plus comme votre serviteur.

– Mais alors, demanda Hélène, qui va préparer nos repas ?

– Candy continuera à faire la cuisine, lança le Manchot, mais les femmes l'aideront. Quant à monsieur Fournet, puisqu'il n'a plus à s'occuper de son grand malade, il est parfaitement capable de se mettre à votre disposition. Quant à vous, Crépeau, je vous conseillerais de ne plus boire.

– Un instant, protesta l'ivrogne, je suis assez vieux pour savoir ce que je fais.

– Vous ne semblez pas vous rendre compte qu’il y a un assassin parmi vous. Ce tueur... et quand je dis tueur, ce peut être également une femme, est capable de frapper à nouveau. Alors, si vous êtes ivre mort, comment parviendrez-vous à vous défendre ?

Rachel s’approcha de lui et lui susurra :

– D’autant plus... Armand... tu veux bien que je t’appelle Armand ? Quand tu n’es pas en boisson, tu es loin d’être déplaisant. Moi, j’ai toujours aimé les hommes d’un certain âge.

– Évidemment, tout homme qui vient d’hériter de plus de deux cent mille dollars, ça devient intéressant, ricana Hélène.

– Moi, j’ai une idée, proposa Sicotte. Passons l’après-midi ensemble. Ne nous quittons pas. L’assassin n’osera jamais frapper si nous sommes tous réunis.

L’idée était excellente. Hubert David proposa une partie de cartes. Évidemment, il aurait aimé une partie de poker avec de grosses gageures, mais Hélène et Sicotte s’y objectèrent. Rachel,

avec un large sourire, déclara :

– Moi, mon jeu préféré, c’est le cœur !

– Le contraire m’aurait surprise, fit Hélène.

Le Manchot s’était retiré avec ses deux acolytes.

– Candy, joue aux cartes avec eux ; quand tu prépareras le repas du soir, fais en sorte de te faire accompagner à la cuisine par les deux femmes. Toi, Michel, aide Fournet dans son service. Cause avec les héritiers, tente de leur tirer les vers du nez.

– Je me charge du jeune Sicotte, déclara aussitôt Candy.

– Pourquoi ?

– Il me dévore des yeux continuellement. Ça devrait être facile pour moi de lui délier la langue.

– Pour atteindre son but, boss, fit Michel, elle est capable de faire concurrence à la Princesse.

– Toi, le grand, ne me compare pas à cette fille de rien.

– Ce n'est pas en vous enguirlandant que vous arriverez à quelque chose, lança le Manchot pour les calmer. Je vais prévenir Fournet. Si vous servez à boire à Crépeau, diluez son verre avec de l'eau, compris ? Je vais demander à l'Haïtien de me conduire à ma chambre. Ne vous occupez pas de moi, j'ai beaucoup à faire.

Après s'être fait indiquer par Fournet les chambres de tous les invités, le Manchot lui dit :

– Merci bien, ne vous occupez plus de moi.

Avant de le quitter, il lui transmet ses recommandations à propos de Crépeau.

– Ça ne servira à rien, fit le Noir, il a apporté de la boisson avec lui.

– Sa chambre, c'est la dernière ?

– Oui.

– Je vais y jeter un coup d'œil et si j'y trouve de la boisson, je la confisquerai.

Mais le Manchot ne trouva que deux bouteilles vides. Armand Crépeau avait déjà bu tout ce qu'il avait apporté avec lui. Une phrase, inscrite dans le rapport, revint à la mémoire de Dumont :

« Quand Crépeau a trop bu, il ne sait plus ce qu'il fait et souvent, il devient violent. »

Le détective retourna à la chambre de la victime, y passa de longs moments, puis se retira dans son appartement où il consulta les dossiers de tous les héritiers. Vers la fin de l'après-midi, Fournet vint le prévenir que le sergent-détective Potvin désirait lui parler.

– Il est ici ?

– Non, au téléphone ! Il y a un récepteur dans le couloir, vous pouvez prendre l'appel de là.

Quelques secondes plus tard, le Manchot entendait la voix du détestable policier.

– Il y a quelque chose de nouveau, Dumont ! Ça va sûrement vous faire tomber des nues. C'est à propos de Poirier.

– On a pratiqué l'autopsie ?

– Non, pas avant lundi, mais les policiers ont réussi à trouver un témoin. Il ne s'agit pas d'un accident ordinaire. De deux choses l'une : Poirier s'est endormi au volant ou encore il s'est suicidé.

– Comment ça ?

– Un automobiliste qui le suivait vient tout juste de nous téléphoner.

À ce moment, le Manchot entendit un curieux bruit sur la ligne. Potvin poursuivit :

– Au début, cet homme ne voulait pas que ça lui cause des ennuis. Il craignait d’être obligé de venir témoigner. Les témoins ont toujours peur de dire ce qu’ils ont vu.

– Écoutez, sergent, j’ai encore beaucoup de travail. Alors, venez-en au fait !

– Un instant, Manchot ! Ne montez pas sur vos grands chevaux. Je ne suis pas obligé d’aider les enquêteurs en herbe, moi. Si je le fais, c’est justement pour vous empêcher de vous embourber dans une fausse piste. La voiture de Poirier filait à environ cent kilomètres à l’heure. Soudain, elle a foncé vers un ravin sans même ralentir.

– Vous voulez mon avis ? demanda Potvin, après un moment de silence.

– Vous devez songer à la même chose que moi. Poirier était un dépressif. Il était divorcé, ses

ennuis s'accumulaient. Il apprend soudainement qu'il va hériter d'une fortune. Il vient au rendez-vous, cause avec Brion et ce dernier lui dit qu'il a changé d'idée, qu'il ne touchera absolument rien. Poirier ne dort pratiquement pas de la nuit. Il avait entrevu la fin de ses ennuis et voilà que tout recommence, il n'en peut plus. Il quitte la maison et, dans un geste désespéré, il décide de mettre fin à ses jours.

Potvin resta un moment sans parler. Les déductions du Manchot le surprenaient sûrement.

– Nous en sommes venus aux mêmes conclusions, déclara-t-il. L'enquête est donc terminée de ce côté. Deux suicides ! Malheureusement, nous ne pourrons jamais prouver le second, celui de Poirier. Le coroner conclura sans doute à un accident, car ça reste une possibilité.

– C'est tout ce que vous aviez à me dire ? demanda le Manchot.

– Oui ! Je suppose que vous allez rentrer à Montréal ?

– Pas du tout, sergent ! Si votre enquête est terminée, la mienne ne fait que commencer.

– Que voulez-vous dire ?

– Vous le saurez sans doute demain. Je vous ai dit que nous nous reverrions plus tôt que vous ne le pensiez. Merci quand même de m’ avoir appelé.

Le sergent raccrocha sans rien ajouter. Par contre, le Manchot laissa le récepteur contre son oreille ; deux secondes plus tard, il entendit un déclic. Quelqu’un, sur un autre appareil, avait écouté la conversation.

*

Curieuse soirée que celle qui se passa sur le bateau de Brion !

Le Manchot n’ avait rejoint le groupe qu’ à l’ heure du repas du soir. Il s’ entretint quelques instants avec Michel, puis avec Candy ; même s’ ils avaient pu causer avec tous les héritiers, ses deux assistants n’ avaient aucun renseignement d’ importance à fournir à leur patron.

Hubert David, vers la fin de l'après-midi, s'était installé devant l'écran de télévision pour regarder les émissions sportives du samedi.

Gérard Fournet était toujours seul. Le Noir ne parlait pratiquement jamais. On aurait dit que la mort de l'homme qu'il avait servi durant tant d'années l'avait rendu muet. Michel se tenait toujours à ses côtés, prêt à l'aider dans son service.

Le repas se déroula presque en silence. Plus les heures passaient, plus les occupants de ce bateau-maison devenaient nerveux. On semblait craindre l'arrivée de la nuit.

« Pourquoi le boss a-t-il dit qu'il ne pourra démasquer l'assassin avant demain ? C'est sans doute parce qu'il est assuré qu'il se passera des événements bien précis cette nuit. »

Tous semblaient d'ailleurs de cet avis.

Armand Crépeau, moins ivre qu'à l'ordinaire, passait la majeure partie de son temps à causer avec la jolie Rachel.

Une fois le repas terminé, le Manchot s'excusa

à nouveau et retourna à sa chambre.

Candy alla s'asseoir près du jeune Sicotte. Hélène Gadbois s'était plongée dans la lecture d'un livre. Hubert David semblait fatigué de regarder la télévision. Il alla fermer le poste puis, se tournant vers Crépeau et vers la « Princesse », il rompit l'étrange silence.

– Lâchez-vous un peu, vous deux ! Si vous voulez faire l'amour, vous aurez toute la nuit, personne ne vous en empêchera. Qui joue aux cartes ?

Personne ne semblait intéressé. Enfin, Candy et André Sicotte comprirent que c'était encore la meilleure façon de passer le temps. Rachel Miron accepta, mais à la condition d'être assise près d'Armand Crépeau.

Michel engagea la conversation avec Fournet. Le Noir lui raconta qu'une fois toutes les affaires de son patron liquidées, il allait retourner dans son pays.

– Là-bas, avec l'argent que mon maître m'a laissé, je serai très riche.

– On ne sait jamais, vous pourrez peut-être rencontrer une femme !

– Oh non, fit le Noir en souriant. Je suis trop âgé et j’ai trop l’habitude de vivre seul.

– Dites-moi, avez-vous craint, à un certain moment, que monsieur Brion vous déshérite ? demanda le grand Beaulac.

– On ne connaît jamais les êtres humains, même si l’on vit auprès d’eux pendant des années, répondit l’Haïtien après un long moment d’hésitation. Monsieur Brion a toujours été un original. Ces derniers temps, sa maladie le rendait très maussade. On aurait dit qu’il me tenait responsable de tous ses maux. C’était un homme qui n’acceptait jamais d’avoir tort. Il s’en prenait toujours à moi... ou à l’infirmière. En quelques semaines, j’ai dû changer trois fois d’infirmière. Elles ne pouvaient plus endurer monsieur.

– Vous n’avez pas répondu directement à ma question, lui fit remarquer Michel. Avez-vous eu peur pour votre héritage ?

– Oui... et non. Dans un geste de colère,

monsieur pouvait tout m'enlever. Souvent, il me disait que si ça n'avait pas été de lui, je serais demeuré un pauvre paysan dans mon pays et que j'avais donc été suffisamment récompensé... par contre, en d'autres occasions, il m'avouait que j'avais été l'homme de confiance le plus dévoué au monde. Sa mort me peina beaucoup, mais je me console en me disant que pour lui, ce fut une grande délivrance. Il y a des jours où il souffrait terriblement.

La partie de cartes venait à peine de commencer et déjà, Hubert, sacrant comme un charretier, accusait les autres de tricher. C'était un fort mauvais perdant.

– Pas moyen de lire en paix, ici, déclara Hélène Gadbois en se levant. Je me retire dans ma chambre. Nous nous reverrons demain. Bonsoir tout le monde.

Elle se dirigea vers la sortie. Candy et Michel furent les seuls à répondre à ses salutations. Juste à ce moment, Fournet poussa Michel du coude.

– Regardez, dit-il. Vous ne trouvez pas qu'elle exagère ?

– De qui voulez-vous parler ?

– De la « Princesse ». Elle pourrait tenir sa place.

Rachel tenait ses cartes d'une main et, de l'autre, elle caressait, sous la table, la cuisse de Crépeau.

– Je déteste ce genre de filles, continua le Noir. Elle sait que Crépeau est un ivrogne, incapable de se corriger de son vice. Il est plus âgé qu'elle. Moi, monsieur Michel, je ne serais pas surpris d'apprendre, avant longtemps, qu'elle a réussi à se faire épouser par monsieur Crépeau. Un homme de son âge qui boit à ce point ne pourra vivre éternellement. La « Princesse » poursuit un but bien précis. Elle veut se retrouver avec près d'un demi-million de dollars dans son compte de banque, d'ici quelques années.

Tous les deux parlaient à voix basse. Hubert David s'était remis à gagner et sa bonne humeur avait fait sa réapparition. Crépeau, fort distrait, semblait commettre des erreurs impardonnables.

Candy fut la première à annoncer qu'elle

cessait de jouer.

– J’ai des choses à ranger à la cuisine et je dois quand même me préparer pour le déjeuner de demain. Vous venez m’aider, monsieur André ?

Michel comprit que sa collaboratrice voulait tenter de charmer le jeune héritier.

– Si je puis vous être utile, répondit Sicotte.

Ils se dirigèrent tous les deux vers la cuisine.

– Vous savez, si vous voulez vous coucher, je puis très bien m’occuper seul du service, déclara Gérard Fournet à Michel.

– Non, je me retirerai en même temps que vous. Je ferai une dernière inspection de la maison en votre compagnie.

À la grande surprise du jeune Beaulac, André Sicotte revint rapidement de la cuisine, après y être demeuré moins de cinq minutes.

– Il y avait très peu de choses à ranger, dit-il, comme pour s’excuser.

Il décida de se retirer à son tour dans sa chambre ; il fut bientôt suivi par Crépeau.

– Bon, puisque le soûlard est parti, vous pourriez nous payer un dernier coup, s'écria Hubert David ; moi, ça m'aide à dormir.

– Toi, mon gros, tu pourrais être plus poli envers Armand, lança Rachel. Il a beaucoup plus d'éducation que toi. On ne doit pas juger les gens. Vous pensez tous qu'Armand et moi, nous allons passer la nuit ensemble ? Eh bien, détrompez-vous ! Je me retire dans ma chambre, toute seule.

– Si tu t'ennuies, viens me retrouver, dit le gros Hercule. J'sais m'y prendre avec les femmes.

Rachel ne répondit pas et disparut à son tour. Fournet servit un verre de gin à l'ex-lutteur, puis ce dernier décida d'aller se mettre au lit.

– Alors, on fait un dernier tour ? demanda Fournet.

– Allons-y, répondit Michel.

Candy semblait avoir regagné sa chambre. Tout le monde paraissait couché. On vérifia les deux portes d'entrée, puis l'Haïtien se retira dans

son appartement. Quelques secondes plus tard, Michel frappait à la porte du Manchot.

– Ah, c’est toi ? demanda Dumont en laissant entrer Michel. Tu as quelque chose de nouveau à m’apprendre ?

– Heu... non, non. Tout le monde a décidé de se coucher tôt. Qu’est-ce que nous devons faire, Candy et moi ?

– Dormir, tout simplement !

Michel aurait bien aimé en savoir plus long.

– Mais cette nuit... que va-t-il se passer ? Moi, j’ai l’impression que vous avez tendu un piège à l’assassin. En tout cas, torrieu, j’aime pas ça !

– Pourquoi donc ?

– S’il y a eu crime, si un assassin se trouve sur le bateau, il doit être très nerveux. Vous avez affirmé le connaître. Moi, si j’étais dans sa peau, j’essaierais de me débarrasser de vous.

– Ne t’inquiète donc pas pour moi, Michel. Tu sais que j’ai passé une bonne partie de l’après-midi à dormir. Je suis parfaitement reposé. Je vais faire le guet. Candy et toi, vous pouvez dormir

sur vos deux oreilles.

– Comme ça, vous ne voulez rien me dire ?

– Tu as sommeil ? demanda le Manchot.

– Torrieu, non !

– Eh bien, étends-toi sur ton lit et réfléchis. Tu en viendra sans doute à la même conclusion que moi. Si l'assassin ne commet pas d'erreur cette nuit, nous nous trouverons peut-être en face du crime parfait.

X

Le Manchot en sait trop long

Assis dans un large fauteuil, à deux pas de la porte, le Manchot avait relu tous les dossiers préparés par ses adjoints et jeté un coup d'œil sur les pages noircies de son carnet de notes.

Il consulta sa montre. Il était un peu plus de minuit et déjà, il devait combattre le sommeil qui le gagnait.

« J'aurais dû demander à Candy de me préparer du café. »

Le silence régnait sur la maison. Tout le monde semblait dormir. Le détective alla fouiller dans sa valise, sortit un rouleau de fil, un rouleau de ruban adhésif et une petite paire de ciseaux. Il retira ses souliers et, sans faire aucun bruit, il ouvrit la porte de sa chambre.

De chaque côté du couloir, il y avait quatre chambres. La première à droite était occupée par Fournet, la seconde par le jeune Sicotte et la troisième par Crépeau.

De l'autre côté, la première chambre était libre. La veille, elle était occupée par Gaston Poirier, le chauffeur de taxi. Hubert « Hercule » David logeait dans la seconde.

Les deux héritières occupaient les deux dernières chambres ; celle de Rachel était située exactement en face de celle du Manchot.

Le détective se mit à genoux, déroula le fil et, à l'aide du ruban, il en colla un bout, tout près de la porte de la chambre occupée par Rachel Miron. Il continua à dérouler le fil, traversa le corridor et tira légèrement. Le fil se trouvait à environ huit pouces au-dessus du tapis. Après avoir déroulé quelques pieds de plus, il coupa le fil et en déposa l'extrémité à l'entrée de sa chambre.

Il procéda ensuite de la même façon en collant cette fois le bout du fil près de la porte de la chambre d'Hélène Gadbois. Le Manchot prit bien soin de placer plusieurs morceaux de ruban

adhésif afin que le fil ne se décolle pas à la moindre pression.

Quelques secondes plus tard, toujours silencieusement, le détective retourna à sa chambre. Il coupa le dernier bout de fil, replaça les ciseaux et le rouleau de ruban adhésif dans sa valise et retourna s'asseoir dans son fauteuil.

Il tira alors sur les deux bouts de fil et les enroula autour de l'index de sa main droite.

« Ainsi, si quelqu'un circule dans le couloir, je m'en rendrai compte. La tension que produira le fil avant de se briser suffira à me réveiller. »

Le détective ne tarda pas à « cogner des clous ». Combien de temps sommeilla-t-il ? Il ne put le dire. Soudain, il sursauta. Il avait senti une tension sur son index. Il tendit l'oreille. Son ouïe extrêmement fine lui permit d'entendre marcher quelqu'un dans le couloir. Il se leva et entrouvrit sa porte, juste à temps pour voir une ombre disparaître dans la chambre de Gérard Fournet. Le détective n'avait pu reconnaître l'individu, mais il était certain qu'il s'agissait d'une femme. Il referma la porte sans bruit, se rassit dans son

fauteuil et jeta un coup d'œil sur sa montre : deux heures dix. Il n'avait plus sommeil. Il retourna près de son lit, fouilla dans sa valise, en sortit un livre et, après s'être rassis dans son fauteuil, il se plongea dans la lecture de son roman.

Une vingtaine de minutes plus tard, un nouveau bruit de frottement, presque imperceptible, se fit entendre. La femme qui s'était rendue à l'appartement de Fournet en revenait ; en sortant de sa chambre, le Manchot risquait d'attirer son attention. Il attendit un peu, ouvrit sa porte et regarda, dans le couloir, lequel des deux fils avait été brisé.

Les minutes s'écoulèrent lentement. On n'entendait plus rien dans la maison ; le détective devait être le seul à ne pas dormir.

Il était environ quatre heures du matin lorsqu'il entendit une porte s'ouvrir. Une seconde plus tard, il sentit une brève tension sur son index. Il fut aussitôt sur pied ; il entrouvrit la porte et aperçut Armand Crépeau, encore complètement vêtu, ses souliers à la main, qui se glissait dans sa chambre.

Le sourire aux lèvres, le Manchot sortit dans le couloir, récupéra les fils brisés et le ruban adhésif et rentra dans sa chambre. Il se coucha. Il avait maintenant en main les éléments qui lui manquaient pour démasquer l'assassin. Il s'endormit presque aussitôt comme un homme qui n'a plus aucun souci. Il avait cependant pris bien soin de pousser le verrou de la porte de sa chambre car il ne voulait pas se laisser surprendre au cours de son sommeil.

Tout le monde était dans la salle à dîner en train de déjeuner. Le Manchot n'avait fait qu'une brève apparition ; il avait avalé rapidement un café noir, puis il était remonté à sa chambre en disant qu'il avait beaucoup à faire.

Évidemment, on avait voulu le questionner.

– Allons, soyez calmes, les amis ! Je vais appeler le sergent-détective Potvin ; tantôt, nous pourrons démasquer l'assassin. Vous ne m'avez pas cru, hier, quand je vous ai dit que je le connaissais. Eh bien, je vous prouverai le contraire dans peu de temps.

Une fois rendu au deuxième étage, le

détective, au lieu de se rendre à sa chambre, s'arrêta devant le téléphone qui avait été installé dans le couloir. Il téléphona au quartier général de la Sûreté à Shawinigan. Le sergent Potvin y était.

– Ici Robert Dumont ! comment allez-vous, ce matin, sergent ?

– Ma santé vous inquiète ? ricana le policier.

– Pas du tout ! Je voudrais que vous veniez immédiatement chez Brion.

– Pourquoi ?

Dumont ne répondit pas. Un craquement dans l'escalier lui fit tourner la tête. C'est ce qui le sauva : il put éviter un énorme cendrier de bronze qui vint s'écraser sur le mur juste à l'endroit où, quelques secondes plus tôt, se trouvait sa tête. Il entendit des pas précipités dans l'escalier. À l'autre bout de la ligne, le sergent Potvin s'impatientait.

– Pourquoi me rendre chez Brion ? Répondez ! Et puis, qu'est-ce que c'est que ce vacarme que je viens d'entendre ?

Michel et André Sicotte parurent dans l'escalier. Eux aussi avaient entendu le bruit et voulaient savoir ce qui s'était passé.

– Retournez en bas, tout va bien, ne vous inquiétez pas pour moi. Puis, il ajouta à l'intention du sergent : je m'excuse, mais présentement l'assassin a très peur. Il a tenté de me tuer.

– Qu'est-ce que vous me racontez là ? De quel assassin parlez-vous ?

– Celui qui a tué Brion.

– C'est un suicide !

– Allons, sergent, même des policiers excellents comme vous peuvent commettre des erreurs. Rappelez-vous ce que je vous ai dit hier : que nous nous reverrions plus tôt que vous ne le pensiez.

Potvin devait être en colère. Du moins, le ton de sa voix indiquait qu'il n'appréciait pas du tout les propos du Manchot.

– Écoutez-moi bien, Robert Dumont ! Je déteste les blagues. Vous vous moquez de moi et

vous cherchez à me déranger inutilement.

– Je ne plaisante jamais avec la mort, sergent, répondit le Manchot. Si vous pouviez voir le cendrier de bronze qui a failli m'écrabouiller le crâne, vous comprendriez.

– Bon, d'accord ! Je vais me rendre chez Brion, mais je vous préviens : si c'est une plaisanterie, vous le paierez très cher. Je vous ferai perdre votre permis de détective privé.

– Vous ne seriez pas le premier à essayer, lança le Manchot, le sourire aux lèvres ; jusqu'ici personne n'a réussi.

– Pourquoi a-t-on voulu vous tuer, si ce que vous me dites est vrai ?

– Tout simplement parce que l'assassin vient de comprendre que j'en sais maintenant beaucoup trop long.

– Je serai là dans dix minutes tout au plus. Le Manchot retourna dans la salle à dîner. Candy et Michel semblaient fort inquiets.

– Allons, allons, ne vous en faites pas, tout va bien !

Le détective regarda autour de lui. Rachel causait avec Crépeau. Debout devant la fenêtre, Hélène Gadbois semblait admirer les fleurs du jardin. André Sicotte s'était approché de l'immense foyer et avait allumé un feu qu'il tentait d'attiser. Il ne faisait pas chaud dans l'appartement et la chaleur qui commençait à envahir la pièce chasserait l'humidité.

– Où est l'Haïtien ?

– Il m'a aidée à débarrasser la table, puis il est monté à sa chambre, répondit Candy. Il m'a dit qu'il avait beaucoup à faire.

Dumont s'élança en courant vers l'escalier et cria aux autres : « Ne bougez pas de là ! »

Quelques secondes plus tard, il ouvrait brusquement la porte de la chambre du Noir, qui était occupé à préparer ses valises.

– Ouf... vous m'avez fait peur, Fournet ! Vous auriez dû demeurer avec les autres. Vous voulez vous faire assassiner ?

Fournet retrouva tout à coup son accent haïtien et bégaya :

– Moi, me faire tuer... mais pourquoi « môssié » ?

– Vous semblez avoir hâte de quitter cette maison, Fournet ; pourtant hier, vous disiez que vous y resteriez jusqu'à ce que toute la succession soit réglée. Vous avez changé d'idée ? Vous voulez fuir ?

– Non, non... moi pas fuir... heu... je préparais mes valises, fit-il en reprenant lentement son calme. Je prends de l'avance.

– Eh bien, vous continuerez une autre fois, Gérard. Descendez avec moi, le sergent Potvin sera ici dans quelques minutes. Il ne faut pas que vous manquiez le dernier acte de ce drame.

Cette fois, le Noir se mit à trembler comme une feuille. Le Manchot lui mit la main sur l'épaule.

– Je vous en prie, calmez-vous.

Ses grands yeux blancs, qui laissaient voir une frayeur indicible, se fixèrent sur le Manchot. Fournet remua les lèvres. Il cherchait à parler, mais aucun son ne sortait de sa bouche. Si

Dumont n'agissait pas immédiatement, le Noir perdrait connaissance. Aussi, sans hésiter, le détective le gifla durement. Fournet réagit instantanément et, d'une voix larmoyante et criarde, qui contrastait avec son ton habituel, il murmura :

– Je n'ai rien fait... Je n'ai pas tué mon maître ! Je vous le jure, môssié le Manchot, ce n'est pas moi qui ai tué, je ne suis pas coupable.

– Personne ne vous accuse, Fournet. Venez avec moi ! Allons, du courage ! Faites-moi confiance. Je sais fort bien que vous n'avez pas assassiné Francis Brion.

XI

L'assassin

Tout le monde se trouvait dans la salle à dîner. Le sergent Potvin et ses deux adjoints étaient arrivés. Le Manchot parut dans l'escalier, poussant Gérard Fournet devant lui.

– Asseyez-vous Fournet et surtout, tâchez d'être calme, lui dit-il.

Au lieu de prendre place à la table, le Noir s'assit devant la cheminée, saisit un énorme tisonnier et se mit à secouer les bûches qui brûlaient.

– Sergent, vous êtes le seul ici à ignorer que Francis Brion ne s'est pas suicidé, mais qu'il a bel et bien été assassiné.

– Et moi, j'affirme le contraire !

Le Manchot parla alors du fil de la sonnette

qui avait été coupé par l'assassin. Potvin l'écoutait bouche bée. Soudain, il se tourna vers ses deux adjoints, les détectives Arnel et Gendron.

– C'est vous deux qui avez inspecté la chambre de la victime. Comment se fait-il que ce détail vous ait échappé ?

– Tout simplement parce qu'ils n'ont pas songé à regarder sous le lit, reprit le Manchot. Mais tout ça n'a plus d'importance, sergent. Maintenant, il nous faut démasquer l'assassin. Puis, se tournant vers les héritiers, il demanda : Qui donc parmi vous avait intérêt à faire mourir Brion ? Pourquoi assassiner un mourant ? Ce fut Armand Crépeau qui répondit :

– Nous avons tous peur qu'il change son testament et qu'il nous déshérite, répondit Crépeau. Nous avons donc tous les cinq intérêt à le voir mourir au plus tôt.

– Vous voulez dire, tous les six, le corrigea le Manchot. Vous oubliez Gérard Fournet, l'homme de confiance haïtien.

Le Noir, qui avait les yeux fixés sur le feu, tourna brusquement la tête.

– Moi ?

– Mais oui, vous, Gérard Fournet. Vous héritez... oh, pas autant que les autres, mais vous touchez tout de même cinquante mille dollars. Voici donc les faits : Francis Brion choisit six héritiers au hasard. Fournet fait une brève enquête sur chacun d'eux. Puis, Brion semble changer d'idée, il craint de se tromper et demande à Fournet de se mettre en communication avec moi. On m'écrit une première lettre. C'est monsieur Fournet qui la rédige. Mais Brion en prépare une seconde, une lettre qu'il écrit difficilement, de sa propre main. Il oblige son domestique à y mettre un cachet de cire afin d'être certain que personne ne l'ouvrira. Avouons tout de suite qu'il n'avait pas une confiance inébranlable dans son homme de « confiance ». Mais, ce que tout le monde ignorait, y compris Gérard Fournet, c'est que Brion avait décidé de se suicider. Le détective fixa son regard sur l'Haïtien et ajouta : Mettez-

vous à la place de Fournet. Pendant des années, il a servi Brion, il lui a été fidèle, dévoué, il l'a soigné ; en un mot, il a donné une partie de sa vie pour son patron. Lorsque Brion lui remet cette lettre et qu'il l'oblige à y apposer un cachet de cire, Fournet, qui connaît bien son maître, croit qu'il a décidé de déshériter tout le monde et de donner sa fortune au complet à une œuvre charitable.

Le Noir continuait d'attiser le feu, nerveusement. Tous les yeux étaient tournés vers lui.

– Ce n'est pas moi, ce n'est pas moi, murmura-t-il sans se retourner.

Le Manchot, sans se préoccuper de ses protestations, continua :

– L'assassin a empoisonné Brion en versant tous les somnifères dans son jus d'orange, comme le millionnaire se proposait lui-même de le faire.

– Puisque je vous dis que je n'ai pas tué, cria Fournet.

Cette fois, Robert Dumont se tourna vers le Noir.

– Non, vous ne l’avez pas tué. Vous saviez que vous seriez le premier soupçonné. Vous étiez incapable de commettre ce meurtre. Vous connaissiez les héritiers, vous aviez pu étudier leur passé, leur caractère. Alors, minutieusement, votre choix s’est arrêté sur une de ces personnes. Vous avez mis votre complice au courant. Vous lui avez dit que, si Brion ne mourait pas avant d’avoir vu le notaire, tout le monde perdrait son héritage. Alors, votre complice a accepté d’agir à votre place. Pour cette personne, ce fût un jeu d’enfant, pendant que vous reteniez les autres en bas, de monter à la chambre de Brion et de vider le tube de somnifères dans son jus d’orange.

– Mais qui, qui est ce complice ? demanda Potvin qui n’en pouvait plus.

– Ne soyez pas si impatient, sergent. J’ai tout de suite soupçonné Gérard Fournet. L’assassinat avait été préparé de longue main. Certes, un des héritiers ne pouvait avoir tout machiné. Mais comment une de ces personnes pouvait-elle

savoir qu'il y avait des somnifères dans un tube, que Brion prenait un jus d'orange tous les soirs avant de se coucher et qu'il y avait une sonnette près de son lit ? Non, seul Fournet a pu mettre au point le crime.

Le Noir ne parlait plus. Il continuait machinalement à secouer les bûches.

Après un court silence, le Manchot reprit :

– Donc, hier, je savais que Fournet avait mis au point le meurtre, mais j'ignorais le nom de son complice. C'était un des héritiers, mais lequel ? J'ai donc décidé de leur jouer un tour à ma façon et je leur ai laissé croire que je connaissais le nom de l'assassin.

– Je savais bien qu'il bluffait, murmura Michel à l'oreille de Candy.

– Tais-toi donc, grand idiot !

Le Manchot poursuivit :

– Excessivement nerveux, l'assassin ne pouvait faire que deux choses. Se débarrasser de moi ou encore, chose beaucoup plus logique, s'entendre avec Fournet et prendre une décision.

Mais ça, il ne pouvait le faire devant tout le monde. Je me suis dit que l'assassin attendrait la nuit.

Et Robert Dumont parla des deux fils qu'il avait tendus afin de surveiller les allées et venues des héritiers, même si le sommeil le gagnait.

– J'avoue que c'était une excellente idée, murmura Potvin d'un air admiratif.

– Je suppose que vous pensiez voir Fournet pénétrer dans une des chambres ? demanda Candy.

– Ou l'inverse : l'assassin aller rejoindre Fournet. Je me suis endormi et soudain, j'ai senti une tension sur mon doigt. Je savais que quelqu'un était debout. J'ai entrouvert ma porte, mais trop tard. J'ai vu quelqu'un entrer dans l'appartement du Noir mais je n'ai pu reconnaître cette personne. Chose certaine, c'était une femme, car elle portait un déshabillé.

Rachel et Hélène voulurent se lever mais déjà, les détectives Arnel et Gendron s'approchèrent d'elles et les retinrent à leur fauteuil.

– Donc, continua Dumont, le complice de Fournet était une femme. Ma liste, brusquement, venait de tomber de cinq à deux suspects. À compter de ce moment, je n'avais plus sommeil. C'est un peu plus tard qu'une autre porte s'est ouverte. Cette fois, je suis arrivé à temps.

– Pour voir l'assassin ? demanda Crépeau.

– Non, pour vous voir, vous.

– Moi ?

– Oui ! vous étiez en pantalons et en chemise et vous teniez vos souliers à la main afin de ne pas faire de bruit. Vous regagniez votre chambre. Alors, j'ai tout compris.

– Mais je n'ai jamais été mêlé à ce meurtre, protesta l'ivrogne.

– Est-ce que je vous accuse ? Je savais d'où vous veniez. Tout a commencé vers la fin de l'après-midi. Rachel Miron, la « Princesse Sybille », voulait vous attraper dans ses filets et elle a réussi. J'ai compris que vous veniez de passer la majeure partie de la nuit dans sa chambre. Fallait pas être devin pour comprendre.

Ce que vous avez fait, mademoiselle, ne me regarde pas... et ne me surprend pas non plus.

– Tout le monde sait que c'est une putain, christ ! ricana l'ex-lutteur.

– Surveillez vos paroles, voulez-vous ? lança Candy en foudroyant le gros homme du regard.

Armand Crépeau était très pâle, ses mains tremblaient. Il regardait autour de lui, cherchant sans doute un verre pour se reconforter. Rachel se redressa, regarda son amant, puis d'un air désinvolte, elle lui demanda :

– Eh bien quoi, Armand, as-tu peur de dire que nous avons fait l'amour... et plus d'une fois ? Je suppose que, ce matin, tous les hommes ici présents te jalourent ?

– Pas du tout ! murmura le jeune Sicotte.

Le sergent-détective imposa le silence et permit au Manchot de poursuivre.

– Alors, fit Dumont, j'ai tiré mes conclusions. Si Rachel Miron avait passé la nuit dans les bras d'Armand Crépeau, ce ne pouvait être elle qui était allée trouver Fournet. De toute façon, le

premier fil brisé était celui que j'avais placé vis-à-vis de la chambre d'Hélène Gadbois. C'était donc elle qui était allée consulter Fournet.

Très pâle, la « grande dame », Hélène Gadbois, se leva.

– C'est faux, cet homme ment. Je n'ai pas tué. Je ne suis pas une criminelle.

– Il vous faudra prouver le contraire, mademoiselle. Il vous faudra expliquer la présence de vos empreintes digitales sur le couteau qui vous a servi à couper le fil de la sonnette.

Brusquement, elle se retourna vers Fournet.

– Espèce de sale nègre. Salaud ! Vous m'avez trahie !

Elle avait repoussé le détective Arnel et s'était rapprochée de Fournet.

– Non, non, mademoiselle, protestait le Noir avec véhémence. Je n'ai rien dit. Comme je vous l'avais promis, j'ai enterré le couteau dans le jardin ! Je n'ai pas parlé !

– Quoi ?

Comprenant qu'elle venait de se trahir, Hélène Gadbois arracha brusquement le tisonnier des mains de Fournet.

Le brandissant à bout de bras, elle tenta de se diriger vers la porte.

– Vous allez me laisser sortir, vous entendez ?

Tous reculaient. Le bout du tisonnier, plongé dans les flammes depuis plusieurs minutes, était rouge. Hélène Gadbois pouvait défigurer n'importe qui avec ce morceau de fer brûlant.

Le Manchot se plaça directement devant elle.

– Ôtez-vous de là, l'infirme ! rugit-elle.

Et, levant le tisonnier, elle voulut l'abattre sur la tête du détective. Mais à la surprise de tous, le Manchot leva la main gauche et saisit le bout du tisonnier. Rachel poussa un cri et faillit s'évanouir. Candy voulut s'élancer à la rescousse de son patron, mais Michel la retint.

Une fumée blanche s'élevait de la main du Manchot. Une odeur de caoutchouc brûlé se répandit dans la pièce.

– Bouge pas, fit Michel. Ça lui fait pas mal,

c'est sa prothèse qui brûle.

Le Manchot réussit à désarmer Hélène Gadbois. Le détective Gendron passa rapidement les menottes à la femme et Arnel s'occupa de Fournet.

L'affaire était terminée, les coupables démasqués. Lorsque les policiers furent partis avec leurs prisonniers, le Manchot expliqua aux autres :

– Fournet a rapidement compris qu'Hélène Gadbois était la plus intelligente de vous tous, la femme la plus calme, la plus froide, la seule capable de commettre un meurtre. L'Haïtien est un malheureux qui a soudain eu peur de voir tous les sacrifices de sa vie réduits à néant à cause des idées baroques de son patron.

Le Manchot et ses acolytes décidèrent de quitter le bateau-maison.

– Je crois que vous n'avez plus rien à craindre. Vous n'êtes plus maintenant que quatre héritiers. Vous vous partagerez plus d'un million de dollars... Une chose, cependant, avant de partir !

– Laquelle ? demanda Sicotte. Dumont montra sa main toute noircie et partiellement déformée.

– Il me faudra une nouvelle prothèse, et ce genre d'instrument coûte très cher.

L'ex-lutteur lui mit la main sur l'épaule.

– Inquiète-toi pas, Manchot, on va tous payer notre part ? Si y a un des trois qui refuse de donner, y aura affaire à moi. Puisque vous partez, c'est moi qui va monter la garde ici, jusqu'à ce que tout soit réglé avec le notaire. Vous avez compris, vous trois ?

Le Manchot jeta un coup d'œil sur les mains énormes du colosse et dit :

– Bravo, David ! Maintenant, les héritiers sont entre bonnes mains.

*

Robert Dumont et ses deux employés faisaient route vers Montréal.

Michel Beaulac était au volant de sa voiture.

Candy avait pris place près de lui et le Manchot était seul, assis à l'arrière.

– J'ai pris une décision, fit brusquement Michel.

– Bon, tu vas encore nous annoncer une bêtise ? demanda Candy.

– Réfléchis donc avant de parler, lança Beaulac. Faut dire que c'est peut-être beaucoup trop te demander !

– La journée où vous finirez par vous entendre parfaitement tous les deux, ce sera la fin du monde, soupira le Manchot.

– Remarquez, boss, que c'est jamais moi qui commence.

– Monsieur est un ange, ricana Candy. Il nous l'a d'ailleurs prouvé à plusieurs reprises. Et puis, surveille la route, tu roules tout de travers.

Enfin, le grand Beaulac put expliquer son idée.

– Vous savez que Yamata et moi... eh bien, ça marchait pas parfaitement... même que nous avons failli nous séparer définitivement. Mais maintenant, tout est au beau fixe et je vous ai

promis de fêter ça. Je vous invite tous, samedi soir prochain. J'en ai déjà touché un mot à Landry. Plusieurs de ses hommes viendront. Rita y sera également.

– J'accepte avec plaisir, fit le Manchot. Mais à la grande surprise de Michel, Candy murmura :

– Moi, j'peux pas, va falloir que tu remettes ta fête à la semaine suivante.

– Allons, Candy, jamais je croirai que tu peux pas te libérer pour samedi prochain.

– Je suis libre samedi soir prochain.

– Mais alors, tout s'arrange ! s'écria Michel.

– Je suis libre, continua Candy, mais c'est trop tôt. Je ne serai pas prête. Je t'en supplie, Michel, c'est la première fois que je te demande une faveur, mais retarde cette petite fête d'une semaine, tu ne le regretteras pas.

Pourquoi Candy insiste-t-elle tant pour que cette fête soit remise ? Quel projet la plantureuse blonde mijote-t-elle ?

Ne manquez pas la prochaine aventure du Manchot. Ce roman aura pour titre : *La cage aux filles perdues*.

Cet ouvrage est le 415^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.